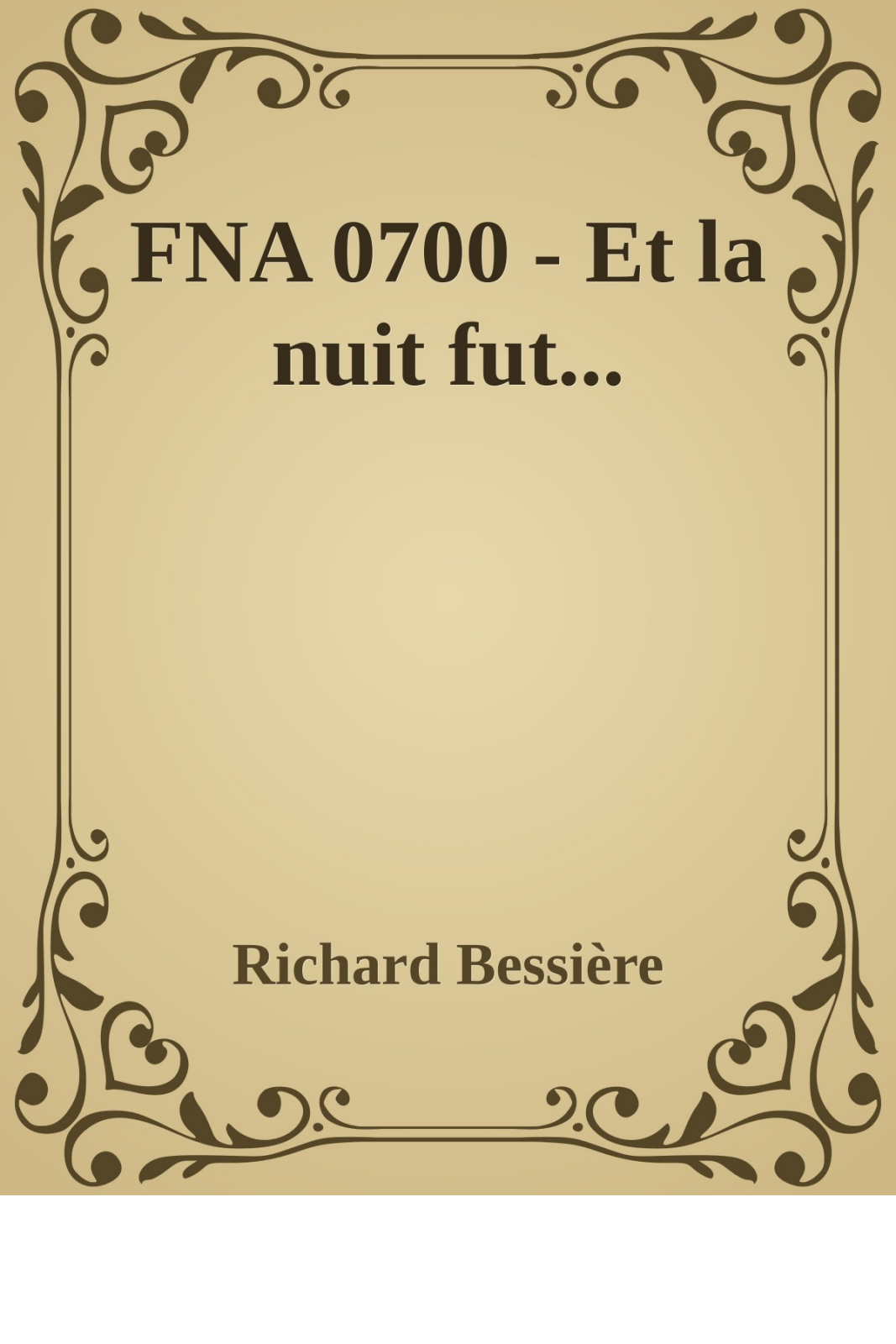


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

FNA 0700 - Et la nuit fut...

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

RICHARD-BESSIERE

ET LA NUIT FUT...



RICHARD-BESSIÈRE

ET LA NUIT FUT...

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

INTRODUCTION

Je m'appelle Donald Greene, et je suis un vieux monsieur. Très vieux même, car je viens d'avoir 96 ans.

Et je vais mourir...

C'est en effet ce que m'a annoncé le docteur Milland, ou plutôt Frère Milland, puisque ce brave homme fait partie de notre Confrérie.

D'après lui, mon cœur n'est plus tellement solide et je dois m'attendre à ce qu'il « dérape » un jour ou l'autre.

Certes la mort ne m'effraie pas, loin de là, car nous avons, de nos jours, de nouvelles conceptions de la mort, ou du moins de cette « interruption de la vie », pour rester fidèle à la définition qui s'impose. Mais ce qui m'inquiète un peu, c'est ce que le destin me réserve dans une prochaine existence.

Quelle sera ma nouvelle réincarnation ? Qui serai-je et que serai-je dans cette vie future qui m'est inéluctablement promise dans le cycle perpétuel des réincarnations universelles ? Voilà la question.

Et d'autre part, que se passe-t-il entre la mort et la renaissance, dans cet au-delà mystérieux, inconnu, où se rassemblent les esprits désincarnés et dont le secret nous reste impénétrable, malgré toutes les recherches que nous avons entreprises dans ce domaine ?

Quelles sont les lois qui le régissent et combien de temps devons-nous y séjourner ? Les rappels au monde physique semblent varier selon les individus, et les rapports ont toujours été très mal définis.

C'est d'ailleurs ainsi que mon aventure a commencé, il y a de cela bien longtemps... cinquante-six ans très exactement...

J'avais en effet une quarantaine d'années à cette époque et j'avais accepté de participer à une expérience télépsychique avec l'au-delà, grâce à une découverte technique réalisée par Frère Hattaway et Frère Clayton, lesquels sont morts depuis longtemps, hélas.

Mais une parenthèse s'impose. Il faut dire en effet que les principes de notre Confrérie sont basés sur les lois inéluctables du Karma, c'est-à-dire sur une relation de cause à effet ayant, comme d'ailleurs toutes choses dans l'univers, sa polarité et ses aspects positifs ou négatifs. Nous avons acquis la certitude que seul le corps physique meurt et se détruit. L'esprit, lui, est immortel, éternel, et c'est dans la succession des différentes réincarnations qu'il parvient à se purifier ou à se damner.

Le Karma ne pardonne pas ; que vous fassiez le bien ou le mal, l'un ou l'autre vous retombe dessus selon la force équilibrante de ce que nous appelons le Karma Rétributif.

Conscients de cela, il nous fallait malgré tout élargir nos connaissances,

et c'est ainsi que mon esprit fui dirigé vers cet au-delà, qui reste toujours une énigme pour les réincarnationnistes.

Mais l'expérience a raté et je me suis retrouvé, soudain, dans le corps d'un homme que l'on avait condamné à la chaise électrique par le jeu d'une machination politique, alors que, en réalité, la condamnation n'avait d'autre motif que le refus de cet homme (un certain professeur Ralph Kennedy) de livrer à son gouvernement le secret d'une découverte portant sur les transplantations d'esprits de vivant à vivant. (Ralph Kennedy ayant en effet deviné la scandaleuse exploitation que l'on s'apprêtait à faire de son extraordinaire invention.)

J'ai donc « ressuscité » dans le corps de cet homme, et cette « résurrection » a forcément entraîné la grâce gouvernementale.

C'est ainsi qu'aux yeux de tous je suis devenu le professeur Ralph Kennedy. Aux yeux de tous, certes, mais pas pour Helena Kirby, la maîtresse de Ralph, à qui je m'étais confié et qui connaissait ma véritable personnalité. Et c'est à elle que je dois les troublantes révélations qui m'ont été faites sur ce monde que je venais d'atteindre d'une aussi extraordinaire façon.

Cette planète appartenait à un univers parallèle au nôtre et, chose plus incroyable encore, présentait une curieuse analogie avec la Terre.

À quelques détails près, son histoire, son évolution, ses coutumes, ses mœurs, semblaient calquées sur celles de la Terre, au point que je ne trouvais pratiquement aucune différence entre les deux mondes. Sur celui-là encore existait une Confrérie identique à la nôtre et poursuivant les mêmes buts, c'est-à-dire le développement de nos institutions karmiques et l'instauration d'un gouvernement mondial qui, sans distinction de race ou de couleur, se proposait, par l'abolition des politiques mensongères tendant à diviser l'humanité, d'apporter à la société une justice sociale parfaitement équilibrée.

Tout comme chez nous d'ailleurs, des gens avaient accéléré le développement de créatures supérieurement conditionnées, autrement dit des cerveaux d'élite sélectionnés après plusieurs réincarnations contrôlées, et branchés sur des ordinateurs pouvant analyser dans des systèmes de références échappant parfois au cerveau humain.

L'ère de l'homo-machina se dessinait enfin à l'horizon. Mais les choses étaient loin d'être simples et ce monde connaissait les mêmes difficultés de la part des divers gouvernements qui voyaient là un danger sérieux à l'échelle mondiale.

Et c'est alors qu'un événement imprévu a radicalement changé l'ordre des choses. D'anciens exilés de Warch (Warch étant dans cet univers le nom donné à la planète Mars), d'anciens forçats pour être précis et que l'on avait carrément abandonnés sur la planète rouge depuis près d'un siècle, avaient brusquement envahi la planète, si bien que, en quelques heures, tous les points stratégiques et gouvernementaux étaient tombés entre leurs

maines. D'un coup, l'humanité versait dans une dictature mondiale imposée par le nouveau gouvernement warchien.

Je dois à Helena Kirby d'avoir échappé aux pressions des Warchiens lesquels, ayant eu connaissance du procédé de transplantation imaginé par Ralph Kennedy, se proposaient à leur tour de le commercialiser dans des buts franchement odieux.

Et ce qu'il y avait de plus lamentable encore, c'est que Susan, la femme de Ralph, aventurière sans scrupule, avait été l'instigatrice de cette manœuvre digne de truands de bas étage.

Mais les événements prenaient brusquement une autre tournure. Un mal inconnu se répandait à la surface du globe, les gens mouraient par milliers, par millions, et sans qu'aucun remède puisse être apporté à ce terrible fléau.

On se rendit compte alors que les Warchiens étaient la cause de cette épidémie, du fait qu'ils transmettaient à l'humanité des virus provenant de la planète rouge et contre lesquels ils étaient eux-mêmes immunisés depuis longtemps.

Le remède a été trouvé grâce à un « enregistrement » que notre Confrérie possédait de l'ancienne existence de Ralph Kennedy, ce dernier ayant, au cours de sa précédente réincarnation, trouvé le sérovaccin capable de combattre le dangereux virus. En possession de la formule, j'ai donc permis la réalisation de ce sérovaccin qui a finalement sauvé tout ce qui restait de l'humanité, et c'est ainsi que les Warchiens, vaincus dans leur prestige et conscients de leur échec, ont évacué ce monde et regagné en masse la planète rouge.

Dès lors, rien ne s'opposait plus à ce que les hommes-machines prennent en main les destinées d'une humanité pratiquement vouée au chaos et au désordre le plus épouvantable. J'ai assisté à l'avènement de l'ère nouvelle, mais un événement brutal, à ce moment-là, m'a fait rompre avec le personnage que j'étais devenu. La femme de Ralph, elle aussi consciente de son échec, m'a entraîné dans son suicide et notre appareil s'est écrasé contre un pylône-radar.

J'ai eu conscience de ma mort, mais il ne s'agissait que d'une mort apparente car, sur Terre, les professeurs Hattaway et Clayton continuaient à lutter désespérément pour me récupérer.

J'ai donc repris possession de mon corps, de mon corps de Donald Greene et j'ai cru un instant avoir été le jouet d'un rêve, d'un cauchemar, jusqu'au moment où la terrible nouvelle nous est parvenue.

La Terre à son tour était la proie d'une invasion martienne et les mêmes événements se reproduisaient sur notre planète, avec celle même fidélité qui semblait de règle entre les deux mondes parallèles.

Voilà toute l'histoire.

À peu de chose près, la Terre a connu ces terribles événements : la dictature mondiale, l'épidémie et ses ravages, le chaos, la famine, la

destruction... et la redécouverte du sérovaccin qui devait une fois de plus sauver le tiers de l'humanité.

Étrange corrélation des faits, mystérieuse concordance des choses. Tout s'est passé, dans les grandes lignes, comme sur l'autre monde.

Et c'est ainsi que, depuis cinquante-six ans, les hommes-machines règnent sur notre globe, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

Selon les aptitudes de chacun, le travail est obligatoire pour tout le monde ; tous les problèmes humains sont étudiés et résolus dans la paix et la compréhension générale ; les politiques idiotes, abusives, intolérables, ont été abolies ; on a donné aux peuples le droit de savoir, de s'exprimer, de connaître ; on a vaincu la haine, l'égoïsme, la jalousie, et les privilèges abusifs de certains individus que les anciens régimes maintenaient dans des fonctions sociales dont ils profitaient sans vergogne ; on a amélioré le sort des ouvriers et des paysans, tout en respectant la valeur humaine et les talents de chacun ; on a institué une justice, une magistrature saine et honnête, et les criminels (il s'en trouve encore malheureusement) sont exterminés, comme des bêtes malfaisantes, car notre règle principale demeure le respect de la vie et la sauvegarde des principes humains.

Ainsi va le monde depuis cinquante-six ans... dans la paix, la justice, l'équilibre, la fraternité humaine... Et nul ne s'en plaint.

Il m'arrive souvent de penser à ces choses-là, mais quand je fais un bond de cinquante-six ans en arrière, c'est surtout à Helena que je pense. Car il y a une chose que je n'ai pas dite, c'est que je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Je suis tombé amoureux d'elle dès les premiers instants de notre rencontre, tout en sachant que je lui vouais un amour impossible.

Helena était trop éprise de Ralph Kennedy et l'image que je lui présentais, avec le corps de son amant, ne pouvait que raviver sa peine.

Elle l'a aimé au point d'en mourir et c'est bien ainsi que les choses se sont terminées entre nous.

Helena est morte après avoir offert généreusement son corps à une vieille femme, malade et infirme ; elle est morte avec l'espoir de rejoindre Kennedy dans l'au-delà, quelque part dans le royaume des morts qui nous échappe encore.

Mais son souvenir restera en moi aussi pur, aussi vivace, et cela jusqu'à mon dernier souffle.

— Alors, Frère Greene, comment allez-vous ?

La voix du professeur Lington, le nouveau directeur du Centre Durward, a mis un terme à mes réflexions.

Il venait d'entrer dans le laboratoire en compagnie de deux autres personnes que je ne connaissais pas.

J'ai mis mes lunettes pour mieux les examiner... Mais non, j'étais bien certain de ne les avoir jamais vues...

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Si Frère Lington est un grand bonhomme long et sec comme une trique, en revanche les deux hommes qui l'accompagnent sont plutôt lourds et de taille moyenne. Mais c'est là toute la différence, car, au point de vue mental, et ma longue expérience me permet de juger les hommes au premier coup d'œil, ils me paraissent tous trois calqués sur le même modèle.

Des cerveaux d'élite à l'esprit vif et d'une remarquable subtilité.

— Je vous présente le professeur Mercadier et son assistant, le docteur Thomas, a déclaré Frère Lington avec un sourire. Ces messieurs appartiennent au Centre Julius, de Paris. Ils sont ici pour certaines coordinations que nous devons entreprendre au sujet d'expériences communes. Ils ont souvent entendu parler de vous et ils désiraient vous connaître.

J'ai secoué la tête tout en serrant les mains qui se tendaient vers moi.

— C'est très gentil. Oui, oui, très gentil. Vous êtes venus voir le vieux fossile, hein ? Eh bien, regardez-le, le muséum est ouvert. Profitez-en !

Frère Mercadier s'est mis à rire.

— Oh, vous êtes encore solide pour votre âge. Frère Lington dit que vous nous enterrerez tous.

— Ne dites pas de bêtises. D'abord Frère Lington est un menteur. Il sait très bien que ma vieille carcasse ne passera pas l'année. Oh, et puis vous m'embêtez, laissez-moi donc mourir tranquille. Quelle importance, n'est-ce pas ?

— Ne vous fâchez pas, a répliqué Frère Thomas, la mort n'effraie plus des gens comme nous, c'est certain, mais la vie mérite quand même d'être vécue.

— Ah, vous croyez ?

— C'est un peu à ce sujet que nous sommes ici, a repris Frère Mercadier. Notre intention est justement de prolonger la vie.

— Dans la vieillesse ? (J'ai soulevé les épaules.) Certains d'entre nous vivent jusqu'à 110 ou 120 ans. Et alors ? Je ne vois pas l'intérêt de prolonger une sénescence toujours pénible et, disons le mot, particulièrement encombrante.

Frère Lington est intervenu avec sa placidité habituelle.

— Il ne s'agit pas de cela, a-t-il dit. Le professeur Mercadier a découvert un procédé de rajeunissement cellulaire, lequel intervient également sur l'apparence physique de l'individu... En d'autres

termes, disons que le sujet traité régresse physiquement dans le temps.

— Vraiment curieux.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Si je comprends bien, vous pourriez changer un vieillard en un magnifique bébé joufflu... C'est une plaisanterie.

— Pas du tout. Le procédé ne va pas jusque-là, mais il peut agir jusqu'aux frontières de l'adolescence, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 20 ans environ. Au-delà, nous nous heurtons à un chimisme cellulaire de croissance et d'équilibre hormonal, et c'est un obstacle, je précise, que nous n'avons pas l'intention de vaincre. Cela, pour différentes raisons.

— Lesquelles ?

— Tout d'abord, parce qu'une limite de régression doit être imposée au sujet, et qu'il ne serait nullement souhaitable que le rajeunissement le ramène à une période infantile où il aurait tout à réapprendre de la vie. Ensuite, parce que le gouvernement des Hommes-Machines n'acceptera jamais une période de régression supérieure à vingt ans. L'équilibre des âges doit être respecté dans une société comme la nôtre et un abus des cures de rajeunissement pourrait entraîner des excès que nous devons éviter à tout prix. En fait de quoi le gouvernement serait décidé à accorder un rajeunissement de vingt ans à tout individu qui le désirerait, et cela à n'importe quelle période de sa vie. Un homme de 40 ans peut donc revenir à 20 ans, comme un homme de 70 ans peut revenir à 50. Le premier prolongerait sa jeunesse et le second retarderait d'autant son inévitable vieillesse. Le choix serait libre. Mais il n'aurait droit qu'à une seule cure.

— Ce n'est pas gentil.

— Ne plaisantez pas, est intervenu Frère Mercadier. Accorder plusieurs cures pourrait entraîner les hommes dans une sorte d'immortalité et, après analyse de la question, il est apparu qu'un prolongement indéfini de la vie entraînerait un rapide accroissement de la démographie, et cela au détriment des jeunes générations. C'est toujours une question d'équilibre, Frère Greene.

J'ai cligné des yeux.

— Bon, soit, et alors ? Vous parlez au conditionnel, qu'est-ce qui vous gêne dans tout cela ? Si votre procédé est au point, pourquoi ne pas l'appliquer immédiatement ?

— Pour l'instant, le procédé n'est appliqué que sur des animaux.

— Ah, vous rajeunissez des singes et des crocodiles ? Mais dites-moi, comment faites-vous pour contrôler le rajeunissement physique ? Enfin, je veux parler du visage. Un visage de singe avec vingt ans de plus ou de moins, est-ce que ça se voit ?

Je les avais piqués au vif et je riais bien au fond de moi-même. Quant aux crocodiles... ça me paraissait encore plus compliqué !

— Alors ?

— Alors, c'est la raison qui nous amène ici, a répondu Frère Mercadier en soutenant mon regard. Après accord du gouvernement, nous avons l'intention de pratiquer une première expérience sur un être humain. Et c'est à vous que je m'adresse, Frère Greene. Acceptez-vous de servir de cobaye ?

J'ai sursauté.

— Moi... ? Vous êtes fou...

— Je puis vous affirmer qu'il n'y a aucun danger.

— Mais enfin, pourquoi moi ?

— Je me dois d'être franc avec vous. Vous êtes condamné, et vous le savez. À partir du moment où vous n'avez plus rien à espérer de la vie, pourquoi ne pas nous aider ? Nous vous offrons vingt ans de rajeunissement.

— Vous voulez me ramener à l'âge de 76 ans ? Ah Dieu du ciel, quelle joie ! Non, non, c'est ridicule... Vous trouverez certainement quelqu'un d'autre que moi, ça ne me tente pas du tout.

— Voyons, réfléchissez. Vingt ans de vie supplémentaire, ce n'est quand même pas négligeable.

J'ai posé ma main ridée sur son épaule.

— La vie ne m'intéresse plus, du moins celle que je mène en ce moment. Je suis las, fatigué... Je n'ai même plus le courage de continuer. Je vous en prie, laissez-moi mourir tranquille.

— C'est vraiment votre dernier mot ?

— Non.

Je lui ai souri.

— Je vous souhaite une pleine réussite, Frère Mercadier, et je vous la souhaite du fond du cœur.

Ils n'ont pas insisté. Un instant, le silence s'est établi entre nous, puis, après de vigoureuses poignées de main, Mercadier et Thomas se sont retirés, me laissant seul avec Lington. Ce dernier aussi paraissait profondément déçu et je devinai fort bien toutes les idées abracadabrantes qu'il devait se faire à mon sujet. Oui, j'avais complètement perdu la raison, ou alors je n'avais pas très bien saisi la portée de cette extraordinaire découverte. À moins d'être devenu complètement gâteux...

Il ne comprenait pas, c'était évident, et il réfléchissait au moyen de me convaincre lorsqu'une voix, soudain, a retenti dans l'intercom.

— Une communication pour Frère Donald Greene. Frère Donald Greene est prié de se rendre à la cabine téléspirituelle n° 8. Terminé.

J'ai sursauté. C'était vraiment la première fois que j'étais l'objet d'une telle communication avec l'au-delà.

— Qui peut bien m'appeler ? ai-je grogné à l'adresse de Frère Lington.

Ce dernier a levé la main.

— Ah oui, m'a-t-il dit d'un air navré. J'avais oublié de vous prévenir. Quelqu'un a déjà demandé après vous.

— Après moi ? Mais qui ?

Frère Lington a ouvert la porte.

— Une de vos vieilles connaissances. Helena Kirby !

CHAPITRE II

J'ai gagné la cabine des transmissions, les jambes molles et le cœur battant.

Helena ! Comment se pouvait-il ? Je n'arrivais pas à y croire. Était-ce un rêve ? Étais-je le jouet d'une plaisanterie ?

— Par ici, Frère Greene.

Et voilà qu'on m'introduit dans la cabine. C'est une pièce ronde en forme de bol renversé comportant en son centre un siège pressurisé surmonté d'un casque muni d'écouteurs.

L'invention date d'une quarantaine d'années environ, et elle permet d'obtenir des contacts avec les personnes défuntées dont l'esprit occupe toujours cette zone mystérieuse de la Bulle Univers que nous appelons l'au-delà.

Le principe fonctionne à la manière d'une sonde-radio en perpétuelle relation avec le royaume des morts. Les contacts réalisés ne sont jamais dus au hasard, en ce sens qu'il nous est possible « d'appeler » tel ou tel disparu, mais les communications peuvent aussi être « provoquées » par les esprits désincarnés désireux d'entrer en contact avec les vivants. Cela se passe comme si ces êtres-là « s'appâtaient » eux-mêmes au fil conducteur du canal télépsychique.

— Prêt ?

Je coiffe le casque tout en surveillant les délicats appareils fixés devant moi. Des aiguilles tremblotent sur des cadrans, des lumières clignotent en une sarabande vertigineuse, puis un voyant rouge s'allume sur un bloc d'ébonite.

Le contact est établi, et presque immédiatement je perçois une voix dans les écouteurs... une voix quasi inaudible, sourde, sans timbre, sans inflexion, une sorte de flux mental se glissant dans mon cerveau sous forme de chuchotement.

— *Monsieur Greene, c'est Helena qui vous parle... Helena Kirby... Dieu sait tout le mal que j'ai eu pour arriver à vous atteindre.*

— *Helena... Vraiment, si je m'attendais...*

— *Comment allez-vous, monsieur Greene ?*

Ma main tremble sur le micro de transmission.

— *Oh... eh bien... comme un vieux monsieur... comme un très vieux monsieur...*

— *Si vieux que cela ?*

— *Bah, vous savez... à 96 ans...*

— *Je ne réalise pas, Donald. Vous permettez que je vous appelle Donald ? Tout est tellement différent pour moi... Combien de temps cela*

fait-il depuis... depuis que...

— *Cinquante-six ans... du temps terrestre. Pour moi, tout cela est déjà très loin...*

— *Oui, je comprends. Mais moi, je n'ai pas oublié, vous savez...*

— *Moi non plus, Helena, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.*

— *Vous m'en voulez, n'est-ce pas ? Je suis navrée, Donald, pour tout ce qui s'est passé. Je sais que vous avez terriblement souffert à cause de moi.*

— *N'en parlons plus, je vous en prie. Avez-vous retrouvé Ralph ?*

Un léger silence, puis :

— *Non. Non, je ne l'ai jamais rejoint, et j'ignore totalement ce qu'il est devenu. Je regrette mon suicide, Donald, et je tenais à ce que vous le sachiez... Je me suis conduite comme une folle.*

— *J'ai aussi beaucoup de regrets, mais oublions cela. Êtes-vous heureuse ? Ce monde qui vous entoure, comment est-il ?*

— *Je ne pense pas pouvoir vous en dire plus que les autres. C'est un monde sans forme ni couleur, un monde vide perpétuellement plongé dans une sorte de brouillard. C'est difficile à expliquer, Donald, aucun langage humain ne peut traduire ce que je vois ni ce que je ressens. Je devine les êtres qui sont autour de moi, je les sens, mais je ne les vois pas. Ce ne sont que des perceptions psychiques, uniquement. Il m'est arrivé d'avoir des contacts avec d'autres esprits, mais nous sommes tous dans la même ignorance. La seule chose qu'il m'a été donné de savoir, c'est que votre monde avait réussi à établir un contact télépsychique avec le nôtre. Alors, j'ai tout de suite pensé à vous... J'ai voulu vous parler... vous entendre... vous dire combien...*

Sa voix faiblit tout à coup... Je donne un maximum de puissance, mais les ondes-pensées commencent à se diluer.

— *Helena... Helena... Est-ce que vous m'entendez ?*

— ...

— *Helena...*

Je perçois quelques mots : *épuisée... fatigue... impossible continuer...* et puis :

— *Adieu, Donald... je ne sais pas si...*

Le reste de sa phrase se perd dans un chuintement. La liaison est coupée.

Et je reste seul, seul dans la cabine ronde, qui semble flotter à travers le voile de mes larmes.

*

* *

J'ai quitté le Centre Durward.

J'ai définitivement abandonné mes travaux et j'ai décidé de regagner mon appartement de New Washington.

Je ne suis plus dans la course, je ne suis qu'un vieillard usé, fatigué,

accablé de regrets et de fausses illusions, un vieillard qui n'aspire qu'au repos éternel, mais le repos éternel existe-t-il seulement ?

Même dans l'au-delà subsistent l'angoisse et l'inquiétude, l'incertitude d'un avenir toujours remis en question dans le cycle perpétuel de la vie et de la mort. Cela n'a pas de fin, comme si les hommes devaient se détruire et se reconstruire tout au long de l'éternité.

Mais en vertu de quelle Loi ? Et qu'est-ce qui oblige les hommes à se perpétuer au même titre que les choses ?

Et pourquoi ? Dans quel but ? Existe-t-il une finalité à cela ? Et si oui, quelle est-elle ? Dieu ? Et quand bien même ? Qu'est-ce que Dieu peut bien attendre des hommes ?

« L'Amour », m'a répondu un jour Frère Lington, car l'Amour éternel, sur le plan éthérocosmique, demeure la Grande Vérité qui préside à l'équilibre des forces universelles.

Et cela commence entre un homme et une femme. De bien jolies paroles, certes, mais quelle expérience ai-je de cet amour qui n'a fait que me fuir tout au long de mon existence ?

Et pourquoi a-t-il fallu que ma peine soit ravivée par l'intervention bien inattendue de cette chère Helena ?

Un vieil homme comme moi a beaucoup de mal à supporter un tel choc et, lorsque j'arrivai dans New Washington, ce soir-là, je ne pensais qu'à Helena... Son visage était en moi, je la revoyais telle que je l'avais connue et l'image s'imprimait avec une telle force devant mes yeux que je ne prêtais guère attention à la ville grouillante et surpeuplée.

Je voyais les choses sans les voir. Le fusaujet a contourné la ville et s'est dirigé vers le faubourg Nord. Nous sommes passés devant une grande esplanade où les cadavres de quelques assassins pendaient aux arbres, au bout d'une corde. Autrefois, on les exposait au centre même de la ville, mais le caractère pénible d'un tel spectacle a décidé les autorités à reculer l'exposition aux limites de la cité.

Toujours perdu dans mes pensées, je n'ai donc prêté qu'une vague attention aux suppliciés qui se balançaient sous le feu des projecteurs.

— Voilà une bonne chose, m'a dit le chauffeur qui depuis un instant cherchait à entamer la conversation. Si vous aviez vu ce matin, c'était noir de monde. Les écoliers ont défilé sur l'esplanade et les professeurs leur ont expliqué toutes les saloperies que ces créatures-là ont pu commettre. Moi, je trouve que c'est bien, il faut leur apprendre à ces mêmes que le crime est impardonnable dans une société comme la nôtre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr... oui, bien sûr...

Il a continué à monologuer entre ses dents, puis m'a déposé devant chez moi, fortement déçu de mon silence.

Il est reparti, et c'est au moment où je me dirigeais vers mon bungalow que deux hommes, soudain, se sont approchés de moi.

— Monsieur Donald Greene ?

Je les ai regardés avec étonnement.

— Oui... Que me voulez-vous ?

L'un d'eux a souri puis a posé une main sèche, énergique, sur mon bras.

— N'ayez aucune crainte, veuillez simplement nous suivre, monsieur Greene.

— Vous suivre ? Mais enfin, qui êtes-vous ?

— Nous ne sommes pas autorisés à vous répondre. Allons, je vous en prie, pas de scandale. Montez dans l'appareil.

On me désignait un fusajet garé en bordure de la piste. J'ai voulu protester, mais j'ai vite compris que c'était en pure perte. Déjà les deux inconnus m'entraînaient vers l'appareil, et je n'avais vraiment pas la force de leur résister.

Le fusajet a démarré et nous sommes sortis de la ville.

— Mais enfin, de quel droit ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Où m'emmenez-vous ?

Je m'insurgeais, le regard flamboyant, mais je n'eus droit qu'au silence.

Le voyage a été rapide et, au bout de dix minutes, nous avons atteint un grand pré ceinturé d'arbres majestueux. Un autre appareil se trouvait là, une sorte de long fusajet du type intercontinental.

Une fois à bord, l'un des hommes qui m'accompagnaient m'a bandé les yeux avec une étoffe noire.

— Simple précaution, m'a-t-il dit en désignant les hublots. Vous n'êtes pas autorisé pour l'instant à connaître l'endroit où nous vous conduisons. Restez tranquille et tout se passera bien.

L'appareil s'est envolé et le silence est retombé sur moi comme une chape de plomb.

CHAPITRE III

À l'inquiétude s'est ajoutée la curiosité. Que me voulaient ces gens, et à quoi rimaient toutes ces précautions déployées à mon sujet ?

Le voyage n'a guère duré plus d'une heure mais, lorsque nous avons repris contact avec le sol, j'ai tout de suite compris que nous avions atteint un autre continent. Ma conviction en était fortifiée avec les vagues clartés filtrant à travers l'étoffe jetée devant mes yeux ; ensuite l'air que je respirais avait quelque chose de différent. Fortement chargé en oxygène, comme si je me trouvais au sein d'une immense forêt. Une forêt équatoriale peut-être bien, car la température elle-même était lourde et suffocante.

— Par ici, monsieur Greene...

J'ai senti qu'on me dirigeait vers une habitation. Nous marchions sur une terrasse dont le dallage résonnait sous nos pas. Une porte s'est ouverte et, au bout de ce qui m'a paru être un long couloir, une autre porte a été poussée.

Je suis entré, guidé par une poigne sèche, tout en devinant les invisibles présences qui m'entouraient. Et puis quelqu'un, derrière moi, m'a débarrassé du bandeau.

Un instant ébloui par la violente clarté qui régnait dans la pièce, j'ai pris le temps de sortir mes lunettes et de les fixer devant mes yeux.

Quatre hommes me faisaient face, debout autour d'une table surchargée de verres et de bouteilles.

— J'espère que le voyage n'a pas été trop pénible, professeur Greene ? Voulez-vous boire quelque chose ?

Celui qui me parlait était un grand bonhomme, de forte corpulence, et aux cheveux poivre et sel. Bien pris dans un costume blanc de bonne coupe, il me paraissait avoir une solide assurance de lui-même.

— Whisky ? Orangeade ?

J'ai secoué la tête.

— De la menthe, avec beaucoup d'eau et un glaçon, ai-je précisé. Je suis un vieillard avec beaucoup de manies, cher monsieur.

Il a fait un signe, quelqu'un s'est empressé de me servir, et il s'est avancé vers moi, le sourire aux lèvres.

— Vous pouvez m'appeler Brook, mais bien entendu il ne s'agit pas de mon véritable nom. Dans le fond, c'est sans importance, et je ne pense pas que cela puisse gêner nos rapports. Mais je vous en prie, asseyez-vous, nous avons beaucoup de choses à discuter.

J'ai obéi, pris le temps de vider mon verre sans cesser d'observer le nommé Brook. Cet homme-là ne me plaisait nullement, pas plus

d'ailleurs que les trois autres, lesquels affichaient aussi des airs de grands seigneurs. Et c'est avec une pointe d'irritation que j'ai reposé mon verre.

— Nous discuterons si vous y tenez, ai-je répondu, mais je dois tout d'abord vous signifier que je suis ici contre mon gré, et que de tels procédés sont sévèrement punis par la Loi, monsieur Brook... même s'il s'agit d'une plaisanterie.

— Il ne s'agit pas d'une plaisanterie.

— Je m'en doute, et c'est bien ce qui aggrave votre cas.

— Ce qui est plus grave, c'est qu'il y a beaucoup de choses, beaucoup trop de choses qui sont interdites par le gouvernement mondial. Est-ce que je me fais bien comprendre, professeur Greene ?

Le ton avait pris une certaine dureté. J'ai sursauté puis, brusquement, la vérité m'est apparue. En un éclair.

Je regardais ces quatre hommes, et je n'osais y croire. Et pourtant...

J'avais effectivement entendu parler d'un certain mouvement opposé au régime actuel et dont les buts, disait-on, visaient à rétablir les anciens principes. Mais personne n'avait jamais pris cela au sérieux et j'avais personnellement admis qu'il s'agissait là de rumeurs sans fondement.

Et voilà que tout à coup je me trouvais devant l'odieuse et épouvantable réalité !

Ce mouvement existait bien, et les quatre hommes qui me faisaient face devaient en être les chefs spirituels.

— Alors, professeur ?

J'ai secoué la tête sans quitter Brook du regard.

— J'ai compris. Oui, j'ai parfaitement compris, monsieur Brook, mais j'aimerais maintenant savoir ce que vous attendez de moi.

— Beaucoup de choses... et surtout beaucoup de coopération.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je vais servir votre cause et renier ainsi mes propres convictions. C'est impensable !

— Ce qui est impensable, c'est que vous n'ayez pas encore compris, à votre âge, la monumentale erreur dans laquelle vous êtes tombés, vous et les tenants du régime actuel.

Cette repartie émanait d'un gros homme à la tignasse rousse. J'avais l'impression qu'il me regardait avec un sentiment de pitié.

Je me suis redressé sur mon siège, le regard enflammé.

— Comment osez-vous dire une chose pareille ? Enfin quoi, où est l'erreur, alors que depuis cinquante-six ans, depuis l'avènement des Hommes-Machines, notre société n'a jamais été aussi heureuse ? Nous avons vaincu la famine dans le monde, apporté le bien-être et la sécurité à tous, et vous parlez d'erreur ? Nous avons instauré une justice sociale, nous avons vaincu les dissensions politiques, supprimé les privilèges abusifs, et donné à chacun le droit de vivre dans le

confort et la dignité. Et vous parlez d'erreur ? En ce qui concerne les enfants, nous avons institué une éducation qu'aucun peuple, qu'aucun gouvernement jusqu'alors ne leur avait jamais donnée. Nous ne fabriquons plus des cancre, messieurs, ni des robots capables d'obéir à n'importe qui pour n'importe quoi. Nous enseignons, nous éduquons, nous apprenons les sciences et les arts et le respect d'autrui. Et vous parlez d'erreur ? Où est-elle ?

— Justement dans ce que vous passez sous silence, professeur, a repris Brook, le confort et la sécurité. En voulant créer un monde parfait, votre erreur ne peut qu'entraîner l'humanité à sa perte. Vous êtes en train de créer une société involutive, une société en vase clos qui remet ses soucis et ses problèmes à ces Hautes Infaillibilités que sont devenus les Hommes-Machines lesquels, dans l'esprit des gens, passent pour des demi-dieux. L'homme n'est pas fait pour vivre de cette façon, il a été créé pour combattre et lutter et c'est à travers une lutte perpétuelle qu'il parvient à se réaliser. Souvenez-vous du mythe d'Adam et Ève, professeur, le Fruit Défendu est à la base de l'humanité, parce que les hommes, un jour ou l'autre, finissent par faire le choix entre l'Aventure et les délices de l'Éden.

— Et l'Aventure, pour vous, c'est de rétablir les anciens principes, ramener l'humanité au despotisme, à l'insécurité, à la lutte des classes et à l'ostracisme mondial ! Bien entendu, je suppose que vous avez de sérieux intérêts à cela !

Un instant, le silence a régné dans la pièce et je devinais parfaitement toutes les colères que je venais de susciter avec ma réplique. Le gros rouquin s'est avancé, le visage serré et le geste sévère.

— Trêve de discussions, finissons-en, a-t-il dit. Vos jugements nous importent peu. Vous êtes ici pour d'autres raisons. Alors, autant nous mettre d'accord immédiatement.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

— D'une transplantation d'esprit.

J'ai sursauté.

— Vous voulez dire une transplantation de vivant à vivant ? Vous êtes fou, ce genre d'opérations a été interdit par la loi, et vous le savez aussi bien que moi.

— Il ne s'agit pas de ça, mais d'une réincarnation d'esprit dans un corps vivant.

— Enfin voyons, c'est impossible, cela n'a encore jamais été pratiqué.

Brook a pris la relève.

— Sur Terre, peut-être, a-t-il dit, mais cela a été réalisé dans le monde où vous avez séjourné il y a de cela cinquante-six ans. Croyez bien que nous nous sommes documentés sur votre passé et que nous

sommes au courant de l'aventure que vous avez vécue dans le corps du professeur Ralph Kennedy. Vous êtes parfaitement au courant de ce procédé imaginé par Kennedy lui-même.

Je me suis levé d'un bond.

— C'était donc cela ! Et vous espérez que je vais vous obéir aussi facilement ? Vous vous trompez, je ne veux rien entendre à ce sujet.

— Ne vous emballez pas. Personnellement, je respecte votre âge et vos cheveux blancs, professeur Greene, mais il y a dans mon entourage des gens qui risquent de ne pas apprécier votre entêtement.

— Misérables... Vous oseriez...

— Pas de grands mots, je vous en prie. Ce qui importe pour l'instant, c'est que vous acceptiez de ramener sur Terre certains esprits occupant encore l'au-delà.

— Tout cela est insensé. Il faudrait des appareils appropriés à ce genre de transplantations.

— Vous les avez parfaitement décrits dans vos mémoires, et il se trouve que j'ai pu en obtenir une copie.

— C'est impossible.

— Vous ne me croyez pas ? Très bien, venez voir.

*

* *

Brook a ouvert une porte dans le fond de la pièce et m'a entraîné en même temps que tous ses collègues. Nous avons franchi un couloir et nous nous sommes trouvés dans un vaste laboratoire encombré d'appareils de transplantations équipés de psychodynes à relations interspatiales.

Je n'en croyais pas mes yeux et je me demandais comment tout cela avait pu être réalisé en dehors du marché légal. Oui, maintenant je comprenais toute l'importance technique et financière que pouvait représenter le Mouvement d'Opposition. Et le plus grave, c'est que le monde entier ignorait cette effarante réalité des choses.

— Vous voyez, a continué Brook avec un large sourire, tout est en place et nous n'attendions plus que vous.

— Grands Dieux, puis-je savoir quels sont les esprits que vous espérez ramener sur Terre ?

— Des hommes politiques de l'ancien régime, assassinés par les exilés de Mars lors de leur venue sur notre monde. Nous fondons sur eux de très grands espoirs pour guider notre Mouvement. Mais avant toute chose, il serait utile que nous formions une équipe spécialisée dans ce genre de transplantations. En premier lieu, nous avons pensé à récupérer le génial inventeur de ce procédé, en l'occurrence le professeur Ralph Kennedy.

J'ai sursauté.

— Ralph Kennedy ? Mais c'est impossible. Nous n'avons jamais obtenu le moindre contact avec lui. Helena Kirby elle-même n'a jamais pu retrouver sa trace dans l'au-delà.

— Helena Kirby ? Tiens donc...

Le sourire est revenu sur le visage de Brook et d'un coup j'ai compris l'erreur que je venais de commettre. J'en avais trop dit et, en prononçant le nom d'Helena Kirby, je ne pouvais qu'accentuer l'intérêt de cet homme.

— Helena Kirby, a-t-il repris, ainsi vous avez eu des contacts avec cette personne. Vraiment inespéré... Bien entendu, je comprends tout l'intérêt que vous continuez à porter à M^{lle} Kirby. Je suis au courant, professeur, oui, au courant de tout. Eh bien, voilà qui arrange les choses. M^{lle} Kirby, si je ne m'abuse, connaissait parfaitement l'invention de Kennedy, et, de ce fait, elle nous sera d'une aide précieuse. Nous commencerons donc par elle, professeur Greene.

J'ai eu l'impression soudaine que mon pauvre sang se glaçait dans mes veines.

— Je refuse... Jamais je ne pourrai faire une chose pareille... Vous n'avez pas le droit.

— Vous préférez peut-être que nous tentions l'expérience nous-mêmes ? Oui, je dois en effet vous avouer qu'avant de nous décider à vous enlever, professeur, nos techniciens ont tenté diverses réincarnations. Malheureusement, toutes nos tentatives se sont soldées par de lamentables échecs. Regardez bien.

Profitant de mon désarroi, et sur un geste de Brook, le gros rouquin s'est empressé d'actionner l'ouverture d'un panneau de communication.

Dans une grande pièce attenante, transformée en dortoir, se tenaient une dizaine de créatures qui me paraissaient sortir d'un cauchemar. Elles ressemblaient à des cadavres, à des cadavres vivants, avec leur corps maigre, squelettique, et leur visage d'un gris de plomb. Leurs yeux étaient comme des taches blanches, vides, inexpressives, et cerclées de rouge. C'était horrible !

— Des *zombies*, a repris Brook avec un long soupir. Oui, des morts-vivants. Voilà tout ce que nous avons pu créer. Regrettable, bien sûr, mais en tant qu'albinos, ces créatures ont quand même leur utilité. Une fois la nuit venue, et lâchées dans la nature environnante, elles se révèlent d'excellentes gardiennes. Elles sont d'ailleurs dressées pour cette tâche.

Il s'est retourné vers moi.

— Alors, à vous de choisir, professeur, je ne pense pas que vous acceptiez de voir Helena Kirby réduite à l'état de zombie dans sa nouvelle incarnation, et cela pour le restant de ses jours.

Il me tenait au piège et il le savait très bien. La gorge sèche, je ne

bougeais pas, incapable du moindre mot, du moindre geste.

J'ai souhaité mourir, mais la mort a parfois de ces caprices contre lesquels il est bien inutile de lutter.

Sans se soucier de mon silence, Brook s'est approché d'une plaque hologrammique dont il a branché les contacts.

— Aucun problème pour les transplantations, a-t-il continué sur un ton des plus naturels. Tout est parfaitement en règle. Les personnes choisies pour les transferts sont toutes consentantes et prêtes au suicide, soit par chagrin d'amour soit pour tous autres ennuis personnels. Leurs corps nous sont généreusement offerts. En ce qui concerne Helena Kirby, nous avons le choix entre plusieurs corps. Voulez-vous jeter un coup d'œil ?

Des images hologrammiques ont défilé dans le cadre luminescent. Les photos à trois dimensions étaient celles de jeunes personnes dont l'âge moyen se situait entre 25 et 26 ans, guère plus. De jolies créatures pour la plupart : des brunes, des blondes, des rousses, des grandes, des petites, certaines du type intellectuel, d'autres franchement anonymes.

Et c'est alors que défilaient les dernières images que j'ai été saisi par le portrait d'une grande fille blonde, dont le visage presque enfantin rappelait les peintures de Botticelli. Cette fille-là ressemblait étrangement à Helena Kirby... Même taille également, et puis quelque chose aussi, qui...

À quelques détails près, bien entendu, il y avait effectivement une étrange ressemblance entre Helena et cette inconnue.

Brook a certainement deviné l'émotion qui était en moi. Il a bloqué l'hologramme sur l'image de la grande fille blonde, et un petit sourire de triomphe est apparu sur ses lèvres.

— Alors, professeur, m'a-t-il dit, quand désirez-vous commencer ?

CHAPITRE IV

Je sais que je suis en train de commettre une faute, une faute très grave.

Les transplantations d'esprits sont interdites par la loi, et nul n'a le droit de les pratiquer. Les règles *karmiques* doivent être respectées, et cela en dépit de toutes les raisons sociales, voire personnelles, qui pourraient influencer en leur faveur.

Seules les lois divines règlent ce mystérieux processus de réincarnation auquel les hommes sont soumis depuis la création du monde.

J'ai passé de longues heures à méditer sur la question, mais j'ai finalement abdiqué ; abdiqué parce que je ne pouvais accepter, en contrepartie de mon refus, le sort horrible qui était réservé à Helena.

Et voilà bien ma faiblesse, une faiblesse qui risque de m'entraîner dans la damnation éternelle... Ô mon Dieu, je vous en supplie, ayez pitié de moi !

— Contacts !

Brook a agi avec une étonnante rapidité. Ce matin, un appareil est venu se poser devant l'habitation, et une jeune femme en est descendue, pleinement consciente du rôle qu'elle allait jouer.

Aucun regret, aucun remords, elle n'aspire qu'à mourir le plus vite possible. Maintenant elle est là, allongée sur une couche moelleuse, les membres et le crâne encerclés d'électrodes. Elle ne bouge pas, elle attend.

Depuis déjà plus d'une heure, je reste à l'écoute dans la cabine des transmissions télépsychiques. La sonde radio voyage dans l'au-delà, branchée sur l'empreinte psycho-spirituelle d'Helena... Normalement, le contact devrait se produire assez rapidement.

Les minutes s'écoulent et je commence à désespérer lorsque, soudain, la voix d'Helena me parvient dans les écouteurs.

En me situant à son tour, Helena exprime un profond étonnement.

— Donald, que se passe-t-il ?

— Helena, je vous en prie, essayez de vous intégrer pleinement dans le circuit.

— Je fais de mon mieux. Mais pourquoi ?

— Ne posez pas de questions... et faites-moi confiance. Accrochez-vous au maximum... de toutes vos forces. Concentrez-vous sur le canal d'appel. Êtes-vous prête ?

— ...

— Helena, où êtes-vous ?

Un léger silence encore, puis :

— Ça y est. Maintenant, je vous reçois parfaitement.

— Ne pensez à rien. Laissez-vous guider. Attention, Helena, gardez le contact... Toujours au maximum... Au maximum...

Un voyant rouge vient de s'allumer sur le bloc de transplantation. D'une main tremblante, j'enclenche les contacts tandis qu'un ronronnement sourd emplit la salle en un lent crescendo.

Me dégageant de la cabine, je rejoins les deux techniciens installés devant les pupitres de commandes.

— Circuits 12 B en parallèle... Vecteurs 14 à 8 degrés, 6... Pression psychodyne sous contrôle bêta.

Des manettes claquent, des lampes s'allument sur les tableaux d'ébonite. Une violente décharge secoue le corps inanimé de l'inconnue et une brève seconde ses membres se raidissent sur la couchette mobile.

Le cœur bat toujours mais, sur le plan spirituel, la mort a déjà fait son œuvre. Il suffit maintenant d'intégrer l'esprit d'Helena dans le corps physique qui lui est destiné.

Un rapide coup d'œil sur le psychodyne m'indique que la tension psychique reste toujours au maximum.

Une minute folle, puis soudain c'est le contact brutal qui se traduit par un violent sursaut. Le corps se raidit une fois encore puis retombe mollement sur la couche. La respiration est lourde, saccadée, les paupières battent, les doigts bougent, cherchant une prise quelconque.

— Coupez !

Le ronronnement se dilue, les lampes s'éteignent et tout retombe dans le silence. Un long moment, je reste là, immobile et sans voix, assistant à la *résurrection* d'Helena... et épiant le moindre de ses gestes. Ses lèvres tremblent et ses yeux fous ont encore beaucoup de mal à fixer les objets. Comme un regard de drogué !

— Où suis-je ?... Que m'arrive-t-il ?... Donald, où êtes-vous ?

Sa voix est encore très faible, mais Brook est déjà tout rayonnant. Il se précipite vers moi, le visage radieux.

— Félicitations, professeur, me lance-t-il. Vous avez réussi. Je vous en prie, rassurez-la.

— Non, c'est inutile. D'abord elle ne m'entendrait pas, elle est encore sous le choc. Donnez-lui un calmant, laissez-la dormir et tout ira bien. Ensuite, je ne tiens pas à ce qu'elle me voie...

— Il faudra bien que vous lui expliquiez.

Je hausse les épaules, tout en ôtant ma blouse blanche.

— Vous vous en chargerez, monsieur Brook. Moi, j'ai fait ce que vous m'avez demandé. Je suis à bout de forces et j'ai besoin de repos.

Il n'insiste pas et me soutient pour gagner la porte.

— Très bien, très bien, me dit-il. Quelqu'un va s'occuper de vous.

Nous reverrons cela demain, n'est-ce pas ? Oui, nous reverrons cela demain...

CHAPITRE V

La vieillesse est atroce, bien plus atroce encore lorsqu'elle devient le jouet d'aventuriers sans scrupule. Et j'en venais à me poser la question : aurais-je accepté d'obéir à cet odieux chantage si j'avais été un homme sain de corps et d'esprit ?

Je ne suis qu'un vieux radoteur, malade et débile, m'accrochant désespérément à un amour insensé qui remonte à plus d'un demi-siècle. Quelle absurdité ! Quelle folie !

Bien sûr, j'avais arraché Helena à un sort épouvantable, car je n'ignorais rien de la douloureuse condition de ces êtres transformés en *zombies*. Aux frontières de la vie et de la mort, les *zombies* dirigent leur corps, mais n'y sont pas réellement intégrés, et leur souffrance est à la fois dans leur esprit et dans leur corps.

Mais quelle allait être la réaction d'Helena lorsqu'elle saurait le rôle qui allait désormais être le sien dans cette nouvelle aventure humaine qu'on lui destinait auprès de Brook et des autres ?

Je la connaissais assez pour savoir qu'elle aurait accepté n'importe quel sacrifice (et cela dans la plus profonde acceptation des lois *karmiques*) plutôt que d'être contrainte à œuvrer pour la perdition de ses semblables. Et toute la différence est là, justement dans ce sacrifice que je refusais d'accepter pour elle.

Mais le pire, c'est que j'avais failli à la Loi. J'étais un homme perdu, car la mort elle-même ne pouvait m'apporter la délivrance.

Et pourtant, j'étais bien décidé à en finir et mon regard s'est fixé sur le couteau qui se trouvait sur le plateau avec mon repas du soir. C'était tellement facile !

Mais, alors que je m'en emparais, la porte de ma chambre s'est ouverte et un homme est entré brusquement, comme si le destin, une fois de plus, s'amusait à me jouer des tours.

J'ai regardé cet homme avec une pointe d'inquiétude. Il s'est avancé, puis :

— Vous ne pouvez pas rester ici, grand-père, m'a-t-il dit rapidement. Vous en avez trop fait, il faut que vous partiez.

Devant mon étonnement, il a, dans un geste rassurant, posé sa main sur mon épaule.

— Mon jet est garé non loin d'ici, je décolle dans une heure. C'est votre seule chance. Écoutez-moi bien. Je veux vous aider, même si cela choque votre imagination. Certes, j'appartiens au Mouvement d'Opposition, et il y a bien des points où je suis en désaccord avec vous, mais il y a aussi des choses que je n'accepte pas. Alors, ne

cherchez pas à comprendre et profitez de la chance que je vous offre.

Je me suis levé, la lèvre tremblante.

— Vous accepteriez de faire cela ?

— Je vous répète que je décolle dans une heure.

— Et M^{lle} Kirby ?

— Je suis navré, mais je ne puis rien pour elle, elle est trop surveillée en ce moment. Alors, votre décision ?

De folles idées ont tourné dans ma tête. J'ai pensé tout à coup à Mercadier... à Thomas... à Frère Lington... J'entrevois là une chance inespérée de pouvoir les rejoindre.

Secoué d'espoir, j'ai hoché la tête, cependant que l'homme (il disait s'appeler John) m'entraînait vers la fenêtre.

Son jet se trouvait à la lisière de la forêt, non loin des marécages. Je n'avais qu'à suivre la direction qu'il m'indiquait, ouvrir le sas de l'appareil et me glisser dans le compartiment arrière.

Si j'agissais rapidement, personne ne ferait attention à moi, d'autant que les *zombies* ne s'aventuraient jamais du côté des marécages. Ils en avaient une peur atroce.

— Pensez-vous pouvoir réussir ?

— Je vais essayer... Mais on va s'apercevoir de ma disparition.

— Certainement pas avant demain, m'a répondu John. Ils penseront que vous avez essayé de vous enfuir et que vous êtes tombé dans les marais. Mais faites quand même attention, et bonne chance.

Il est reparti précipitamment, parfaitement conscient du trouble qu'il venait de jeter en moi. En fait, ce qui m'arrivait était tellement prodigieux, inattendu, que j'avais peine à y croire.

En moi, les idées se brouillaient... Je ne savais plus... Je ne pensais plus, je ne comprenais qu'une chose : c'est qu'il me fallait à tout prix atteindre le fusaujet qui se trouvait à la limite de la forêt. Et rien d'autre.

J'ai éteint la lumière de ma chambre, j'ai enjambé le rebord de la fenêtre et me suis élancé droit devant moi... de toute la force dont j'étais capable.

Mes jambes tremblaient, je trébuchais, repartais, butant à chaque pas. Comme un homme ivre !

Une centaine de mètres encore et me voilà déjà aux abords des marécages lorsqu'une silhouette apparaît devant moi. Je l'aperçois très nettement dans la clarté lunaire.

Un *zombie* !

Pris de panique, je m'élance vers la forêt, la gorge sèche et la poitrine en feu. Mais les forces me manquent et je me réfugie contre un arbre, incapable de faire un pas de plus.

J'ai mal... Un élanement douloureux me saisit au niveau du cœur et un désespoir immense m'envahit tout à coup.

Le *zombie* m'a suivi. Il s'est rapproché lentement. Usant de ses dons de nyctalope, il n'a eu aucune peine à me localiser. Je le vois se glisser en bordure des marécages, ce qui est assez étonnant d'après les dires de John, mais peut-être celui-là est-il plus courageux que les autres... Peut-être connaît-il mieux la région ?

Sûr de sa victoire, il continue à progresser dans ma direction avec la souplesse d'un félin. Cela dure encore plusieurs secondes et je suis sur le point de m'abandonner à lui, lorsque soudain je le vois trébucher lourdement.

Il pousse un cri et tombe à la renverse dans les marécages, avec un « plouf » sonore. Il se débat, tente de s'accrocher à une racine, mais il est déjà trop tard et je le vois disparaître d'un coup dans la mare bourbeuse.

Dieu du ciel, il s'en est fallu de peu.

Enfin le silence retombe et cela suffit à ranimer mon courage. Serrant les dents, me soutenant d'un arbre à l'autre, je reprends ma course en direction du fusaujet.

Lorsque j'atteins l'appareil, j'ai l'impression de n'avoir plus une goutte de sang en moi. Je suis brisé, las, épuisé, comme je ne l'ai jamais été. Je réussis toutefois à ouvrir le sas et m'abats d'une masse dans le compartiment arrière.

Je reste ainsi jusqu'à l'arrivée de John et ne reprends conscience que lorsque ce dernier s'installe au poste de commande. Il tourne légèrement la tête et me regarde.

— Alors, grand-père, ça ne va pas ?

Je me glisse à côté de lui, tout en m'efforçant de lui sourire.

— Rien qu'un peu de fatigue... Ça va passer...

— Je suis navré, me lance-t-il, mais je dois moi aussi prendre mes précautions.

Il sort une cagoule noire de sa poche et me la glisse sur la tête. Puis il met les contacts et l'appareil, après avoir viré sur place, bondit dans le ciel comme une flèche.

— Je ne tiens pas à ce que vous nous attiriez des ennuis, reprend-il au bout d'un instant, je préfère que vous continuiez à ignorer l'endroit d'où vous venez. Je vous l'ai dit, il y a des choses dans notre mouvement que je n'admets pas, mais je reste fidèle à nos principes. Rien n'est parfait dans ce monde, et c'est bien le drame, n'est-ce pas ?

Il hausse les épaules et reprend :

— Oh, et puis, à quoi bon discuter de cela ? Je vous ramène à New Washington.

— Vous ne craignez donc pas que je vous dénonce ?

Il se met à rire.

— Il vous faudrait aussi avouer la réincarnation de miss Kirby, dont vous êtes responsable... C'est une chose qu'on ne vous pardonnerait

pas, grand-père. Et puis, que savez-vous de nous, hein ? Vous ne savez même pas qui nous sommes. Non, croyez-moi, j'ai longuement réfléchi à cette question.

Et il ajoute sur un autre ton :

— Un bon conseil toutefois : quittez voire domicile et allez vous planquer quelque part. Et le plus loin possible, car si jamais Brook vous retrouve, il vous fera payer cher le petit tour que vous venez de lui jouer. Et je ne veux pas non plus d'ennuis à votre sujet. Je crois que c'est clair, non ?

CHAPITRE VI

J'ai atteint New Washington après un voyage rapide et sans incident, mais ma décision était déjà prise.

Je me moquais bien des conseils de John et je n'avais qu'une hâte, c'était de regagner le Centre Durward et de retrouver Lington et ses collaborateurs.

Il me fallait seulement réussir à les convaincre, même si cela devait bouleverser les règles de notre Confrérie.

Le sort de l'humanité était en jeu et je ne me sentais pas non plus le droit de refuser la chance inespérée qui m'était offerte.

J'ai loué une chambre dans un hôtel de la ville et, après une nuit de repos, me suis rendu au Centre Durward, par le premier jet de la matinée.

J'étais encore très las lorsque je suis parvenu à destination et j'ai prié Dieu de m'accorder encore quelques heures de vie, juste le temps de faire comprendre à Frère Lington et aux autres ce que j'attendais d'eux.

Ils m'ont accueilli, bien sûr, avec l'étonnement qu'on devine, car ils étaient loin de s'attendre à mon retour. Mais loin aussi de s'attendre aux terribles nouvelles que je leur apportais.

Je leur ai tout expliqué, sans omettre aucun détail, et quand j'ai parlé d'Helena Kirby, Lington a été le premier à sauter de son siège.

Il était à la fois furieux et outré.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? s'est-il écrié. Frère Greene, vous avez complètement perdu la raison.

— Je n'ai aucune excuse, je le sais, et si je suis venu, c'est bien dans l'espoir de pouvoir réparer cette faute.

— Il faut à tout prix informer le gouvernement mondial. Ce qui se passe est trop grave.

J'ai levé la main.

— Non, non, ce serait commettre une autre erreur. Si nous alertons le gouvernement des Hommes-Machines, les autres vont prendre peur et se méfier. Ils penseront que j'ai réussi à connaître l'emplacement de leur base secrète, celle-ci sera détruite et ils recommenceront dans un autre endroit. En réalité, je ne sais rien, et ne puis apporter au gouvernement aucune information précise. Je ne connais même pas les véritables identités de ces gens. Comment les retrouvera-t-on ? C'est impossible...

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce que je suis peut-être la seule personne qui puisse remonter

jusqu'à la base secrète. On me croit mort, profitons de cette chance. Et puis il y a Helena. Je me dois de la sauver.

Frère Mercadier m'a regardé avec des yeux énormes.

— À votre âge ! a-t-il dit. C'est insensé. Vous déraisonnez, Frère Greene.

— À mon âge. Voilà bien le mot que j'attendais. Mais il ne tient qu'à vous, Frère Mercadier, que cela puisse être réparé.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je reviens sur ma décision. Oui, vous avez très bien compris.

— Et quand bien même ? Vingt ans de rajeunissement... Vous ne serez toujours qu'un vieillard de 76 ans. Et pour une telle aventure, mon Dieu...

Je l'ai coupé d'un geste.

— Il ne s'agit pas d'un rajeunissement de vingt ans, messieurs, mais de me ramener à l'âge de 40 ans. Voilà ce que je vous demande.

Les trois hommes ont sursauté. Puis Frère Thomas, l'adjoint de Mercadier, s'est approché de moi en secouant la tête.

— Frère Greene, s'est-il écrié... Nous n'avons pas le droit, c'est interdit, personne ne nous autorisera à vous rajeunir de cinquante-six ans.

— Écoutez, j'ai déjà commis une faute et je vous demande d'en commettre une autre. Je sais que c'est illégal, je sais que vous n'avez pas le droit, mais il y va du sort de l'humanité. Une bien petite faute peut aussi réparer de grandes misères. Je vous demande seulement d'avoir confiance en moi.

— Et si vous ne réussissez pas ?

— Alors, je vous jure que vous n'entendrez jamais plus parler de moi.

— Ce que vous demandez là est très grave.

— Je sais.

J'ai tenté de me lever, mais je n'en ai pas eu la force. Une violente douleur dans la poitrine m'a soudain coupé le souffle. Je me suis renversé sur mon siège tandis que Frère Lington se précipitait vers moi.

— Frère Greene, qu'avez-vous ?

— Mon cœur... Il est en train de lâcher. Oh, que j'ai mal... Faites vite, bon sang, dépêchez-vous, je vous en prie.

Il n'en a pas fallu davantage à Frère Lington. Il s'est retourné vers Mercadier et Thomas lesquels aussi, depuis un instant, étaient au bord de l'hésitation.

— Je prends la responsabilité de l'opération, a-t-il dit. Nous allons tenter l'expérience. Préparez le bloc, dépêchez-vous.

J'avais gagné, mais n'était-ce pas trop tard ?

J'ai senti qu'on me déposait sur un chariot roulant et, un instant

plus tard, je me suis trouvé dans une salle brillamment éclairée.

Une aiguille s'est enfoncée dans ma veine et j'ai pratiquement perdu la conscience des choses.

Seulement l'impression de tomber dans un grand trou noir, la tête la première.

*
* *

Le temps a passé.

Peut-être une heure, ou une éternité, je n'en sais rien.

Quand j'ouvre les yeux, c'est comme si je m'arrachais à un long sommeil, la tête vide et les membres lourds.

Je constate seulement que je me trouve dans une chambre toute blanche, que la fenêtre est ouverte et qu'un soleil radieux brille dans un ciel sans nuages.

— Alors, Frère Greene, comment vous sentez-vous ?

Au son de la voix, je tourne la tête et découvre Frère Lington penché sur moi. À ses côtés se tiennent Mercadier et Thomas, dont les visages s'éclairent d'un bon sourire.

— Ça n'a pas été facile, me lance Mercadier, nous avons eu beaucoup de mal, vous savez...

Brusquement, la mémoire me revient et je me redresse légèrement.

— Vous avez réussi...

— Oui, mais il était temps. Votre cœur nous a donné beaucoup de soucis. Vous sentez-vous en état de marcher ?

— Je pense que oui.

— Alors levez-vous et allez vous placer devant le miroir.

Le cœur battant, j'obéis, et ce qui se passe alors me coupe le souffle. On finit par s'habituer à sa propre image, même à celle de la vieillesse, et l'homme que je découvre dans le miroir m'apparaît brusquement comme un inconnu.

Et pourtant c'est moi, c'est bien moi, avec cinquante-six ans de moins. *Tel que j'étais à l'âge de 40 ans !* Oh oui, maintenant je me souviens. Les rides profondes qui creusaient mes joues ont disparu ; le regard est vif et la peau semble avoir repris toute son élasticité.

Incroyable ! Le corps aussi a rajeuni. Plus de voussure ni d'affaissement. Tout a l'air parfaitement solide, à tel point que je me sens dans une forme éblouissante. Un peu comme le docteur Faust sur la scène de l'Opéra. Ah, bon Dieu, comment est-ce possible ?

— Huit jours de travail, m'envoie Frère Thomas, et voilà le résultat. Je me retourne.

— Huit jours ? Cela a donc duré huit jours ?

— Et comptez-en autant pour que le traitement soit complet.

— Mais que voulez-vous de plus ? Je me sens parfaitement bien.

— C'est possible, mais vous avez besoin d'une sérieuse rééducation. Vos muscles et vos artères n'ont pas encore repris leur souplesse normale. Il va falloir suivre un traitement spécial ; ensuite, eh bien, tout se régularisera et vous pourrez trotter comme un lapin.

Je ne puis m'empêcher de sourire.

— Et pour le régime ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Alors, faites-moi apporter à manger et vite. Je me sens un appétit de loup.

CHAPITRE VII

En pleine possession de mes moyens physiques, je pouvais à présent tout reprendre de zéro et, au cours des jours qui ont suivi, mes amis et moi avons refait le point de la situation.

Tout d'abord, une chose était certaine : l'important décalage horaire que j'avais constaté entre le continent américain et l'endroit où j'avais été conduit indiquait que la base secrète du Mouvement d'Opposition se trouvait en direction de l'Est.

Quant au type même du paysage que j'avais observé, avec ses arbres géants, sa végétation luxuriante et la chaleur lourde et malsaine qui régnait en ces lieux, il dénonçait une région tropicale appartenant soit à l'Afrique, soit au sud de l'Asie, soit encore une île quelconque de l'archipel indonésien.

Mais le raisonnement de Frère Lington plaidait surtout en faveur du continent africain. Selon lui, c'était le seul endroit où les gens de l'Opposition avaient pu édifier leur quartier général, du fait qu'une grande partie de ce continent était, depuis déjà près d'un siècle, préservée contre toute atteinte de la civilisation.

En effet, les zones tropicales africaines, considérées comme le « poumon » de notre planète, demeuraient comme une sorte de réservoir naturel d'oxygène devenu indispensable pour un monde perpétuellement en lutte contre les dangers de la pollution.

Aucune ville, aucune agglomération n'existait dans ce parc naturel, où la faune et la flore régnaient en maîtresses.

Cela se tenait, bien sur, mais arriver à localiser l'emplacement de la base dans cet espace de plusieurs milliers de kilomètres carrés restait une autre question.

Le problème encore résidait dans les personnes que j'avais côtoyées et dont les noms fantaisistes ne pouvaient nous permettre la moindre identification.

Si encore nous avions possédé des photos de ces gens... Certes, je pouvais, grâce à mes souvenirs, réussir à fabriquer des portraits robots, mais ce genre de procédé n'est jamais appliqué avec exactitude, il y a toujours des détails qui ne cadrent pas avec la réalité.

Et c'est alors que l'idée m'est venue. Pourquoi ne pas « enregistrer » mes souvenirs ?

Dans le fond, c'était très simple. Il suffisait de me soumettre à un « enregistrement » classique (tel que les membres de notre Confrérie s'y soumettent à chacune de leurs réincarnations et qui servent à

mémoriser leurs existences passées⁽¹⁾) ensuite de photographier les souvenirs et de les fixer sur hologrammes.

Et c'est bien ainsi que les choses se passèrent. Dans la cabine d'enregistrement, je me suis concentré sur les visages des gens que j'avais côtoyés dans la base secrète, et particulièrement sur ceux de Brook, du gros rouquin et de John.

Mais, à notre grande déception, les clichés obtenus étaient loin d'être parfaits. Il y avait des « flous » dans ma mémoire et Lington a mis cela sur le compte de mes « souvenirs de vieillesse ». Peut-être aussi l'émotion que j'avais éprouvée à ce moment-là et qui n'avait pas permis une fixation normale des souvenirs dans mes neurones. Mais il y avait quand même de l'espoir et Lington avait déjà sa petite idée en tête.

Son intention était de les communiquer à l'un de ses amis qui occupait un poste important au service des identifications mondiales.

— Cet homme va sûrement poser des questions, ai-je repris.

Mais Lington a secoué la tête.

— Il n'en posera pas. Il appartient à notre Confrérie. Il se contentera de me fournir l'information dès qu'il l'aura obtenue. Aucun autre détail à ajouter ?

J'ai pris le temps de la réflexion, puis :

— Au sujet de John, oui, peut-être. Quand je me suis glissé à côté de lui dans l'appareil, j'ai remarqué le paquet de cigarettes régénératrices qui était posé devant lui, à portée de sa main. C'était un paquet de « Chakos ».

— Beaucoup de personnes fument des « Chakos ».

— Bien sûr, mais le paquet portait l'estampille du 8^e secteur américain, autrement dit celui de New Chicago. Je suis certain que ce John, puisqu'il faut l'appeler ainsi, est établi dans le 8^e secteur. Peut-être cela pourra-t-il faciliter les recherches ?

En fait, c'est sur John que je fondais tous mes espoirs, car si je réussissais à retrouver sa trace, je pouvais ensuite me servir de lui pour remonter jusqu'à la base secrète. Il fallait donc attendre et s'armer de patience et ce n'est que vers la fin de mon traitement que les réponses nous sont parvenues du Centre d'Identification.

Tout d'abord, les images assez floues ne permettaient pour l'instant aucune identification précise de Brook et du gros rouquin, les styles de visages pouvant s'appliquer à des centaines de personnes.

Bien entendu, les recherches continuaient grâce aux ordinateurs et à de multiples corrections photographiques, mais en ce qui concernait John il en allait différemment.

C'était en effet le seul cliché présentant une appréciable netteté. En fait de quoi, les ordinateurs donnaient une dizaine d'états civils pouvant s'appliquer au personnage, et cela uniquement dans le secteur

de New Chicago.

Ce n'était pas brillant, mais j'étais quand même certain de tenir une piste. Sur les dix personnes signalées, il y avait quand même de grandes chances pour que je puisse tomber sur le véritable John.

— Je vous souhaite beaucoup de courage, Frère Greene, m'a dit Lington au moment de nous séparer. Et aussi beaucoup de chance.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire tout en lui clignant de l'œil.

— La chance, c'est autre chose, lui ai-je lancé, mais pour ce qui est du courage, j'en ai plus que je n'en ai jamais eu.

Et c'est ainsi que pour moi les choses ont recommencé.

CHAPITRE VIII

Cela fait déjà plus de trois jours que je tourne et retourne dans la ville immense.

Le premier de la liste est un nommé Robert Jenkins, homme d'affaires établi dans le quartier Est et très rarement visible à son bureau. J'ai quand même réussi à l'approcher sur une excuse quelconque, mais il n'avait aucune ressemblance avec l'homme que je recherchais.

Même résultat avec Cyril Jackson, mécanicien, Ed Logan, pharmacologue et Patrick Elmer, décorateur.

Toujours le même style de personnage, mais rien à voir avec John. J'ai eu toutefois une certaine hésitation avec Simon Ruffy, un petit journaliste que j'ai approché au cours d'un match de base-ball. J'ai cru un instant être tombé sur le bon numéro, tellement la ressemblance était frappante. Mais non, la voix était différente et il manquait de taille. Encore une fausse alerte.

J'ai continué avec Herbert Wayne, un architecte luxueusement installé dans le centre de la ville, mais il était déjà près de six heures du soir lorsque je me suis présenté à son bureau et je n'ai trouvé que sa secrétaire, une jeune et adorable personne au regard vif et à l'esprit toujours en alerte.

D'abord elle ne comprenait pas mon insistance, d'autant plus qu'elle avait parfaitement deviné que je n'étais pas de New Chicago.

— Où demeurez-vous ? m'a-t-elle demandé avec un plissement de paupières.

— À New City... Je ne suis que de passage.

— Qu'attendez-vous exactement de M. Wayne ?

— Eh bien, il est architecte, n'est-ce pas ? Qu'attend-on d'un architecte ?

— Et vous venez de New City pour chercher un architecte à New Chicago ?

— Je vais m'établir à Chicago, je crois que c'est clair.

— Qui vous a indiqué notre adresse ?

— Oh, des gens qui vous connaissent très bien, et qui...

— Bon, ça va. Vous trouverez M. Wayne au « Galaxie Club », ce soir à partir de 22 heures. C'est un club privé, mais bien entendu vous n'avez pas de carte.

Elle avait dit cela avec une légère pointe de malice, parfaitement consciente de mon embarras. Mais j'étais sûr aussi qu'elle devait l'interpréter d'une tout autre façon.

Sans cesser de sourire, elle a ouvert un tiroir de son bureau et m'a glissé un petit carré de bristol frappé au sceau de la boîte en question.

— Oh, j'avais très bien compris que c'était ça que vous vouliez, m'a-t-elle dit. Mais faites attention, évitez de trop en parler. C'est un club... très... très privé. Je vous souhaite une bonne soirée. Au revoir, monsieur... ?

— Euh... Foyle, ai-je lancé.

Je devais avoir l'air idiot avec ce bout de carton dans la main, mais, faute de mieux, ledit bout de carton allait quand même me permettre d'approcher Herbert Wayne. Juste un petit tour au « Galaxie Club », le temps de cliquer son visage, mais que de précautions, bon sang, pour être admis dans cette boîte !

Que se passait-il, et à quel genre d'établissement devais-je m'attendre ?

*

* *

C'est encore la question que je me pose lorsque, vers dix heures du soir, je pénètre dans le « Galaxie Club ». C'est, à première vue, une boîte chic, bien fréquentée, et où règne une joyeuse ambiance, mais le véritable visage de cet établissement m'apparaît dès qu'un portier, ayant pris connaissance de ma carte, me dirige avec discrétion vers les sous-sols enfumés.

Ici, plusieurs salles vous sont offertes, et c'est à vous de choisir.

Ici, on vend des alcools interdits, des boissons prohibées, et aussi de la drogue sous toutes ses formes : en pilules, en plaquettes, en seringue ou en pipe.

Dieu du ciel, où suis-je tombé ? Tout se passe au « Galaxie Club » comme au temps des Anciens Régimes. Tous les interdits sont levés et il semble qu'en ces lieux on réapprend à l'homme à vivre comme autrefois. *À vivre et à penser comme autrefois.* D'ailleurs, de petits opuscules généreusement offerts par les hôtesse se chargent de vous instruire sur ce que les tenants de l'opposition appelle les « libertés interdites ».

On y parle de politique, de guerre, de révoltes, de soulèvements ; on remet à l'honneur les problèmes raciaux et les luttes de classes. On prône Hitler et on honore Staline ! C'est incroyable.

Mais ce n'est pas tout... C'est loin d'être tout.

Tout d'abord une salle, une grande salle réservée aux amateurs d'émotions fortes et qui ressemble à une classique salle de cinéma. Il s'agit bien de films, mais le procédé est différent, car les images agissent directement sur le psychisme par l'intermédiaire d'un casque à intégration. Le spectateur devient le héros du film, il s'identifie au personnage et peut « vivre » ainsi toutes les péripéties de l'aventure.

S'il s'agit d'un tueur, il connaît la joie de tuer, d'un voleur, la joie de voler, d'un conquérant, celle de massacrer l'ennemi sur un champ de bataille couvert de ruines et de fumée.

Pour ces gens, cela procure, paraît-il, le déchaînement violent et irrésistible d'une passion nouvelle et merveilleuse. Une sublime jouissance psychique qui envahit l'âme comme une gigantesque marée de plaisirs inconnus (c'est du moins ce qui est indiqué sur l'opuscule).

Et puis le ring... Et ça, je l'ai gardé pour la fin, tellement la chose est impensable. Oui, une sorte de ring entouré d'un champ de force et où des hommes s'affrontent chaque soir dans des combats à mort ! Des hommes de races différentes et entretenues de haine. Parce que cette salle est celle du « règlement des comptes » ; l'honneur doit être sauf et chaque race y délègue ses « supporters » afin que tout soit accompli dans la légalité.

C'est écœurant et, dès mon entrée dans la salle, je réalise toute l'horreur de ces combats.

Sur le ring, deux hommes sont en train de lutter, armés de lames d'acier ; les coups pleuvent de part et d'autre, les lames se choquent, s'entrechoquent, tracent dans l'air des sillons d'argent.

Parade... riposte... attaque éclair, le combat continue dans la fièvre et l'excitation générale, tandis que je m'avance vers le bar.

— Tiens, mais c'est notre petit curieux de New City. Alors, on passe une bonne soirée ?

Je reconnais immédiatement la jeune secrétaire de Wayne. Elle se tient devant le bar, mêlée à un groupe de consommateurs. Du doigt, elle m'indique un homme qui se trouve à l'opposé, en train de discuter avec une jolie fille brune.

— C'est monsieur Wayne, me lance-t-elle. Je lui ai parlé de vous, il sera très heureux de vous connaître. Bonne soirée...

Cette fois, aucune erreur. Il s'agit bien de l'homme que je recherche. Celui que j'ai connu sous le nom de John n'est autre que l'architecte Herbert Wayne ! Il y a en lui quelque chose qui ne trompe pas.

Mais voilà tout à coup que les événements se précipitent sur une maladresse de ma part. J'ai heurté le verre qu'un homme tient dans sa main, et le contenu s'est renversé sur son veston.

C'est un Noir, un grand type avec une masse de cheveux crépés. Je tente de m'excuser mais il m'agrippe le bras.

— Ravalez vos excuses, glapit-il, vous l'avez fait exprès. C'est de la provocation. Que se passe-t-il, mon gars, on n'aime pas les Nègres, c'est ça, hein ?

— Lâchez-moi, vous dites des bêtises.

Brusquement, ses amis, des Noirs eux aussi, viennent de l'encadrer et il les prend à témoins.

— Il m'a provoqué, vous l'avez vu... et il ose encore se moquer de

moi.

— Règle-lui son compte, envoie quelqu'un, il ne tiendra pas deux minutes devant toi, ce sale Blanc.

— Oui, c'est ce que je vais faire. Allez, la piste est libre, prépare-toi, mon gars.

En effet, le combat est terminé, un homme vient de s'abattre au milieu de la piste dans une mare de sang. Des hourras frénétiques acclament le vainqueur.

Brusquement alors je me sens blêmir.

— Mais je n'ai pas du tout l'intention de me battre avec vous... C'est insensé.

— Est-ce que vous auriez peur ? Seriez-vous lâche à ce point ?

— J'estime qu'un geste maladroit ne mérite pas qu'on en arrive à de telles extrémités.

— Ah oui... Et comme ça ?

Il me balance son poing dans la figure et je m'en vais percuter le bar de tout mon poids au milieu de l'hilarité générale.

— Ça ne te suffit pas pour accepter ? me lance le Noir avec un ricanement qui découvre ses grosses dents blanches.

Une flambée de colère me secoue de la tête aux pieds, mais la voix de la raison m'incite à éviter le combat. Il me reste des choses bien plus graves et plus importantes à régler, et je ne me sens pas le droit de jouer ma vie dans une histoire aussi ridicule.

Le mieux encore est de s'en sortir sans trop de dégâts, mais la situation se complique soudain, avec la formation d'un autre groupe.

Ceux-là sont des Blancs et ils n'ont pas l'intention de vouloir arranger les choses, bien au contraire, du fait qu'ils semblent interpréter mon refus comme une humiliation.

— Alors quoi, tu vas pas te dégonfler, non ?

— Qu'est-ce que tu attends pour l'étriper, ce Nègre ?

— Tu veux que je te secoue, moi, dis ? On va te casser en deux si tu te décides pas.

— C'est ça, donnons-lui une bonne leçon, à ce couard.

Il ne m'en faut pas davantage pour réaliser toute la gravité de la situation. Ces gens-là sont décidés à me mettre en pièces si je ne venge pas l'honneur de ma race. Ou j'accepte ou je suis perdu...

Déjà le silence s'est fait dans la salle et trois gaillards s'avancent vers moi, armés de bouteilles.

— Ça va, les gars... J'y vais !

Dans des moments comme ça, on ne pense plus à rien. Simplement qu'à sauver sa peau, et c'est bien le seul sentiment qui m'anime alors qu'on m'entraîne vers le ring.

J'ôte ma veste et ma chemise, le Noir en fait autant, et puis quelqu'un s'empresse de nous jeter les armes : deux longues lames à

peine recourbées et affûtées comme des rasoirs.

Le signal est donné, et immédiatement le silence se fait dans la salle enfumée.

Le Noir s'avance et, un instant, nous tournons face à face, la lame haute, chacun épiant les réactions de l'autre. C'est horrible, tout ce qu'un homme peut penser dans une situation pareille. Pas seulement sauver sa peau, mais aussi le besoin et le désir de tuer. Face à la mort, quelque chose d'inexplicable... une réaction animale héritée depuis l'aube des temps.

Je frappe sèchement, mais mon premier coup est évité et le Noir contre-attaque d'un coup de lame à l'horizontale. Un bond en arrière me précipite contre le champ de force qui ceinture la lice et qui me renvoie à la manière d'un ressort.

J'atterris à deux mètres à peine du Noir, sa lame siffle à deux pouces de ma joue et je replonge comme une pierre de catapulte. Il pousse un cri sauvage, lâche son arme, mais son pied part comme l'éclair.

Atteint au ventre, je virevolte, glisse et tombe à la renverse, tandis que le Noir, ramassant sa lame, revient sur moi d'un bond souple et rapide. J'esquive sa botte in extremis et me redresse, le souffle court.

Nos lames se choquent, les coups résonnent... et je pare si rudement que des étincelles jaillissent et que ma lame se courbe comme une baguette.

Dégagement... Recul... Affrontement, et puis le coup brutal qui atteint le Noir au bras gauche.

Sur le moment, il ne réalise pas, puis il prend un air franchement ahuri et de ses yeux énormes contemple le membre sectionné, seulement retenu par un lambeau de chair.

Le bras ballotte, tandis qu'un sang épais gicle de l'horrible blessure. Amputé comme il l'est, le Noir reste quand même un adversaire dangereux. Un éclair de rage et de douleur le fait s'élancer vers moi, frappant à coups redoublés.

Je recule, brisant chacune de ses attaques et cherchant l'ouverture.

Cela se produit au moment où il lève sa lame. Je frappe à l'horizontale, un coup en arc de cercle porté avec une violence inouïe. Tranchée net, la tête a sauté et s'en va rouler sur la piste, tandis qu'un flot de sang épais jaillit du cou à la manière d'un geyser.

Le corps est toujours là, devant moi, bien dressé sur ses jambes, lesquelles tout à coup s'amollissent, et il s'écroule d'une masse, secoué d'un grand frisson.

Alors des clameurs retentissent dans la foule, et le groupe des Blancs est déjà là, pour m'entraîner vers le bar.

La tête me tourne, je n'entends rien, je ne vois rien, je ne sens rien. Et ce n'est qu'après avoir vidé un grand verre d'alcool que je commence à récupérer mes idées.

— Eh bien, dites donc, vous vous en êtes rudement bien sorti.

— Formidable. Vraiment, vous avez été formidable.

— Ah, bon Dieu, j'aurais dû parier sur vous.

— C'est la première fois que vous vous battez en public ?

Je regarde le corps sanglant que l'on traîne sur la piste. Du sang partout, c'est horrible.

— Un autre verre ?

— Non, merci.

C'est John... ou plutôt Herbert Wayne. Il s'est approché dans la foule, un petit sourire au coin des lèvres. Il n'insiste pas, règle les consommations, puis m'entraîne légèrement à l'écart.

— Ma secrétaire m'a parlé de vous, me dit-il, je suis très heureux de faire votre connaissance, monsieur... euh... monsieur Foyle, n'est-ce pas ?

Puis il ajoute en se grattant le front :

— Est-ce que nous n'avons pas déjà eu l'occasion de nous rencontrer ?

— Je ne pense pas.

— Mmm... alors vous devez me rappeler quelqu'un, mais c'est sans importance. Je tiens tout d'abord à vous féliciter pour le combat que vous avez mené. Vous avez des réflexes extraordinaires. Mais j'aimerais aussi vous faire une proposition car, que vous le vouliez ou non, maintenant vous êtes des nôtres, et vous comprenez très bien ce que je veux dire. Non, non, rassurez-vous, il n'y a aucune obligation de votre part, et de mon côté, je ne suis pas autorisé à vous faire la moindre promesse. Mais je pourrais peut-être parler de vous en haut lieu. Nous avons besoin de gars comme vous... et des solides !

Il me tape sur l'épaule et ajoute avec un sourire :

— Réfléchissez, je pars demain en fin de matinée pour une huitaine de jours. Si vous êtes d'accord, passez chez moi me prévenir, sinon on pourra se revoir ici à mon retour. Au revoir.

Très sûr de lui, il me cligne de l'œil, fait demi-tour et disparaît dans la foule.

CHAPITRE IX

— Vous aviez raison, Frère Lington, c'est bien du continent africain qu'il s'agit. Le fusaujet de Wayne vient d'amorcer la descente, il se trouve actuellement au-dessus de l'ancien Congo.

J'ai ralenti l'allure de mon appareil, vérifié une fois encore la position de Wayne sur l'écran du radarscope, avant d'ajouter dans le micro :

— Non, aucune erreur, le point de chute devrait se situer non loin du lac Inongo.

— Comment avez-vous réussi un tel exploit ? m'a demandé subitement Lington.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire car, en fait, tout s'était déroulé avec une simplicité enfantine. J'avais très bien compris que Wayne se rendant à la base secrète, la seule façon de profiter de cette chance était de me coller à lui comme son ombre.

Pour cela, me procurer un fusaujet de location, et aussi un petit bidule transistorisé pouvant être circuité sur le radarscope du bord. Une sorte d'émetteur radio servant à localiser n'importe quel objet volant, à condition bien entendu de l'appliquer sur la carcasse dudit objet.

Tout avait donc été réglé dans le courant de la matinée et, posté devant les bureaux de Wayne, je n'avais eu qu'à attendre et à surveiller le départ de l'architecte.

Une commande radio, un simple dé clic et le bidule, catapulté, était allé se coller contre la coque de l'appareil.

— Vous voyez, ai-je ajouté, rien de bien compliqué.

— Comment comptez-vous opérer ?

— Très simple encore. Dès que j'aurai touché le sol, laissez-moi le temps de repérer les lieux. Je vous donne toutes les coordonnées et vous prévenez immédiatement la Sécurité Mondiale. Il faudra agir très vite. Il y a aussi Helena, et sa vie est en jeu, ne l'oubliez pas.

— Faites attention, Frère Greene, surtout pas d'imprudence.

— Soyez sans crainte. Attention, nous arrivons. Je coupe. Terminé !

Le fusaujet de Wayne me précédait d'un bon millier de kilomètres. Sur l'écran de contrôle, un point lumineux m'indiquait que le vol balistique s'achevait en plein cœur de l'ancien Congo, non loin du lac Inongo.

La nuit montait vers moi, progressivement, si bien qu'au terme de ma course elle était déjà presque totale. Une clairière au milieu d'une forêt peuplée d'arbres immenses, le même décor, la même moiteur, le

même silence...

Afin d'échapper aux observateurs, j'avais en fin de course légèrement dévié de ma trajectoire et, une fois au sol, il m'a fallu plus d'une heure pour arriver à repérer la base secrète.

Je l'ai enfin dénichée après être grimpé au sommet d'un vallonement, avec sa masse lourde et compacte, trouée de petits points lumineux. Dans la clarté lunaire, je distinguais également les silhouettes fusiformes de quelques jets individuels garés ça et là.

Je pouvais à présent alerter Frère Lington et lui transmettre les coordonnées de situation.

J'ai fait demi-tour mais, alors que je me lançais sur la pente du vallonement, le sentiment d'un danger immédiat a stoppé mon élan.

Quelque chose avait bougé sur la droite et il m'avait semblé percevoir un léger bruit de pas. Je ne m'étais pas trompé : deux silhouettes humaines, bien découpées dans la clarté laiteuse, venaient d'apparaître brusquement.

Instinctivement, je reculai de quelques pas, alors que deux autres surgissaient à ma droite, glissant dans l'obscurité comme deux fauves. Puis deux autres encore, bras écartés et prêts à se jeter sur moi.

Les *zombies* ! Cette pensée m'a glacé le sang dans les veines. Je m'étais aventuré sans méfiance, sans me douter que les *zombies* pouvaient rayonner aussi loin de la base, et voilà que je venais de tomber dans le piège... comme un âne qui trotte.

Une bouffée de colère m'a secoué. Échouer aussi près du but, c'était vraiment jouer de malchance. Et même pas une arme sur moi. Non, il me fallait à tout prix atteindre le fusajet et ma seule chance d'y parvenir était encore de jouer sur un effet de surprise.

J'ai fait mine de reculer afin de leur donner l'impression que j'allais m'enfuir par l'autre versant de la colline. Et alors que les *zombies* se groupaient pour essayer de me couper la route, j'ai bondi droit devant moi en galopant de toute la force dont j'étais capable.

Certes, les *zombies* manquent de rapidité d'esprit et il leur faut toujours un certain temps pour réagir, ils manquent aussi de réflexes, mais, dans l'obscurité, ils possèdent sur le commun des mortels un avantage physique qui se passe de tout commentaire. Leur nyctalopie leur permet en effet d'accomplir de véritables prouesses. Ils peuvent facilement éviter tous les obstacles et foncer dans les ténèbres comme nous le ferions nous-mêmes en plein jour.

Et voilà bien la différence, car ma course folle s'accompagne de dérapages, de glissades et de chutes qui me meurtrissent les mains et les genoux.

Les autres galopent derrière moi et je les entends dégringoler la pente dans une ruée sauvage.

La forêt ! Je me rattrape, me redresse, fonce sous les arbres, butant

à chaque pas dans le bois mort. Et l'idée me vient de confectionner une torche.

Une longue branche que je saisis, tout imbibée de résine. Embraser un tas de feuilles sèches avec mon briquet et plonger l'extrémité noueuse de la branche dans le foyer est l'affaire de quelques secondes. Immédiatement la résine crépète, s'enflamme et cela suffit pour stopper net l'élan des *zombies*.

Je m'élançai sur eux, le bâton flamboyant à bout de bras, et les voilà qui reculent, effrayés, éblouis par la lueur des flammes. C'est en effet la seule façon de les contenir, leurs pauvres yeux malades et fragiles ne supportant pas la lumière.

Je parviens ainsi à les repousser jusqu'à la limite de la forêt, tout en dominant le dégoût que m'inspirent ces horribles créatures. Leurs yeux ne sont que des taches sur leur visage couleur de plomb... Aucune expression, rien, rien que des masques figés, taillés dans le roc.

Et puis soudain quelque chose d'inexplicable... Peut-être n'ai-je pas regardé derrière moi... Peut-être ne me suis-je pas méfié d'un autre groupe venu en renfort... Je ne sais... Le fait est qu'un coup puissant à la nuque m'a fait perdre un instant connaissance. Des poignes nerveuses, avides, m'ont saisi, soulevé, traîné ; des mains froides, des mains qui ressemblaient à des mains de cadavres.

Nous sommes sortis de la forêt, nous avons marché, marché, et puis deux hommes ont fait leur apparition, l'arme au poing et probablement alertés par l'un des *zombies*.

Ils se sont précipités sur moi, le juron aux lèvres, ont dispersé les *zombies* et sans ménagement m'ont entraîné à l'intérieur de l'habitation.

La rage au cœur, je me suis retrouvé dans la grande pièce commune tout inondée de lumière.

Des hommes se tenaient là, et parmi eux j'ai immédiatement reconnu Herbert Wayne, et puis le nommé Brook... et puis le gros rouquin... Ils se sont tous immédiatement levés en nous voyant entrer. L'un des gardiens s'est avancé vers Brook et m'a désigné.

— Les *zombies* viennent de le découvrir dans les parages. Il nous surveillait du haut de la colline.

Brook s'est avancé, le visage sévère. Il me regardait de tous ses yeux.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Mais Wayne a réagi comme je m'y attendais. Il m'a parfaitement reconnu et son visage s'est empreint d'une intense stupéfaction.

— Ah, ça, par exemple, s'est-il écrié, mais c'est Foyle !

— Vous connaissez cet homme ?

Il s'est approché avec une pointe d'inquiétude dans le regard.

— Je l'ai rencontré hier soir à New Chicago, au « Galaxie Club ». Ma

secrétaire lui avait remis une carte. Mais, bon Dieu, comment a-t-il pu arriver jusqu'ici, et qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Un instant, il y a autre chose, a coupé l'un des deux hommes qui me maintenaient, et que je viens d'apprendre des *zombies*. Il s'est servi d'une torche pour les repousser. Comment savait-il qu'il avait affaire à des *zombies* et que ces derniers craignent la lumière et le feu ? Cet homme-là me paraît drôlement renseigné.

Le regard de Brook s'est durci. Il m'a désigné du doigt tout en se tournant vers les autres.

— Ya quelque chose que je n'aime pas dans son visage. Je suis certain d'avoir déjà vu cet homme-là quelque part. Les gars, je vous le dis, j'aime pas du tout cette histoire. Non, vraiment pas du tout.

Un instant, il s'est mis à hocher la tête sans me quitter des yeux.

— Oui, en effet, a-t-il repris, j'ai l'impression que vous savez beaucoup trop de choses, monsieur Foyle. Qui vous a renseigné ?

J'ai secoué la tête.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites. J'ai simplement suivi monsieur Wayne... C'est tout.

— Et pour quelles raisons ?

— Monsieur Wayne m'avait laissé entendre que je pouvais faire partie de votre organisation, j'ai voulu savoir et je l'ai suivi.

— Et vous comptez me faire avaler ça ?

— C'est pourtant la vérité, monsieur Brook.

Je me suis mordu la langue, mais il était trop tard. En prononçant le nom de Brook, je venais de commettre une gaffe monumentale, et je m'en suis rendu compte immédiatement. Le nommé Brook a sursauté.

— Brook ! Ainsi vous m'appellez Brook ! Voilà qui est bien curieux. Je me suis inventé le nom de Brook à l'intention d'un homme qui est venu ici il n'y a pas très longtemps... et cet homme s'appelait Donald Greene. Vous avez donc eu des contacts avec cet homme ! Mais dites donc, ça commence à devenir intéressant. Je le croyais mort, ce pauvre vieux !

Il a continué à me dévisager de ses petits yeux de fouine.

— Y'a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre... ou bien alors c'est l'histoire la plus...

Il n'a pas achevé, il a fait claquer ses doigts puis s'est adressé à l'un de ses hommes.

— Allez chercher M^{lle} Kirby. Vite, amenez-la.

J'ai vécu une minute folle, tant je redoutais ce qui allait se passer.

Helena est apparue au bout d'un instant et, en me voyant, ses yeux se sont démesurément ouverts. Une stupéfaction sans bornes se peignait sur son visage, et c'est d'un élan spontané, irréfléchi, qu'elle s'est écriée :

— Donald !

C'était bien ce que Brook attendait. Autour de lui les autres s'étaient précipités et me contemplaient avec le même ahurissement. Brook lui-même restait sous le coup de l'émotion.

— Donald Greene ! s'est-il écrié, vous êtes Donald Greene ! C'est bien ce que je pensais. Vous avez donc subi la cure de rajeunissement du professeur Mercadier, n'est-ce pas ? Mais bien sûr, je suis au courant, le projet m'intéresse, mais c'est une autre question. Ainsi vous voilà rajeuni, professeur, et de plus d'un demi-siècle. Extraordinaire, vraiment extraordinaire. Mais il y a quand même une chose qui m'intrigue ; c'est la façon avec laquelle vous nous avez faussé compagnie. Qui a bien pu vous aider à cela ?

Lentement il s'est tourné vers Herbert Wayne, lequel commençait à perdre un peu de son aplomb.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Wayne ? Ce qui est curieux, en effet, c'est que Donald Greene ait disparu le soir de votre départ. Je sais que vous ne partagez pas toutes nos idées, mais vraiment je ne pensais pas que vous iriez jusque-là. Et non content de ça, vous vous êtes laissé avoir par Donald Greene. Vous n'êtes qu'un triste imbécile et un bon à rien, monsieur Wayne. Je suis navré, mais vous êtes devenu trop encombrant.

Sur son geste, deux hommes se sont emparés de Wayne et l'ont entraîné hors de la pièce. Il est sorti sans un mot et l'air complètement terrorisé.

Helena n'en menait pas large, elle non plus, et je devinais fort bien toute l'angoisse qui l'étreignait. Ses grands yeux bleus me fixaient désespérément et je la sentais à bout de nerfs, à bout de forces.

Comme si, en elle, quelque chose avait cassé...

CHAPITRE X

Un petit malin, ce Brook, car il savait très bien ce qu'il faisait en m'isolant avec Helena dans un appartement du rez-de-chaussée.

Il jouait beaucoup sur cette intimité, qui ne pouvait que raviver les sentiments que j'éprouvais à l'égard de la jeune femme.

Indiscutablement, pour lui, Helena représentait une excellente monnaie d'échange dans l'ignoble trafic qu'il me proposait, et ses intentions ne variaient pas d'un pouce : ou j'acceptais de le servir et je conservais Helena saine et sauve ; ou bien je refusais et Dieu sait ce qu'il était capable de faire.

Car, en somme, la « résurrection » d'Helena ne lui avait encore rien apporté de positif, chose qu'elle s'était empressée de m'avouer.

Son intégration complète avait demandé plusieurs jours, et quand elle avait enfin compris ce que l'on attendait d'elle, un sentiment de révolte et de dégoût avait finalement décidé de sa conduite.

Elle avait demandé, après un semblant d'hésitation, à examiner les appareils de transplantation, mais un geste de sa part, faussement maladroit, avait provoqué un « grilling » mettant hors circuit les pièces maîtresses du bloc de commande.

Brook était entré dans une rage folle, et, sans être toutefois certain qu'il s'agissait d'un acte délibéré, il s'était résigné à recommander secrètement les pièces de rechange.

— Cela nous donne encore un bout de temps, ai-je remarqué en m'accrochant à cet espoir.

Mais Helena a secoué la tête.

— Détrompez-vous, Donald, les pièces viennent d'arriver et c'est monsieur Wayne qui les a apportées.

D'un coup, j'avais l'impression que le piège se resserrait autour de nous deux. J'ai pris le temps d'allumer une cigarette régénératrice puis j'ai regardé Helena.

— Vous devez m'en vouloir, n'est-ce pas ? Je suis la cause de tous vos tourments, et ça, je ne me le pardonnerai jamais.

Elle a posé sa main sur mon bras.

— Allons, ne dites pas de bêtises, j'aurais agi de même pour vous. Ce qui importe à présent, ce sont les décisions que nous allons prendre. Que comptez-vous faire ?

— Je n'en sais rien. Tout d'abord, gagner le plus de temps possible, et ensuite trouver le moyen de nous tirer de cette galère.

— Vous pensez vraiment que ce soit possible ?

Je me suis tu, j'étais bien en peine de lui répondre. C'était pourtant

l'espoir que je nourrissais, mais encore fallait-il trouver ce moyen.

Deux gardiens armés se baladaient devant la fenêtre et un autre faisait les cent pas dans le couloir. Et je savais que cela durerait jour et nuit... tant que les autres auraient besoin d'Helena et de moi.

*
* *

Assommé de fatigue, je me suis abandonné au sommeil, et quand j'ai ouvert les yeux, il faisait jour. Le soleil était déjà haut dans le ciel mais... il me paraissait bien pâle tout à coup, d'autant qu'il n'y avait aucun nuage dans le ciel.

— Une forte concentration d'humidité, m'a lancé Helena en sortant de sa chambre. Cela va certainement tourner à l'orage.

Je n'ai pas eu l'occasion de lui répondre, car à cet instant la porte s'est ouverte et Brook est entré, accompagné d'un gardien.

Il paraissait rudement décidé et nullement enclin à se perdre en bavardages inutiles.

— Venez, m'a-t-il dit.

Je l'ai suivi et, tandis que nous marchions dans le couloir, il a repris, sans tourner la tête :

— On dit que la nuit porte conseil, j'espère que vous avez bien réfléchi à ce que votre refus de coopérer pourrait entraîner comme regrettables complications. Si j'écoute mes amis, j'ai le choix entre deux solutions : la torture, en commençant bien entendu par cette chère Helena, ou bien le conditionnement par lavage de cerveaux. Oui, nous disposons effectivement d'excellentes drogues capables de réduire à notre volonté l'esprit le plus entêté, voire le plus récalcitrant. Mais vous êtes un homme trop intelligent pour m'obliger à cela. Acceptez donc mes conditions et essayons de nous entendre dans la pleine lucidité des choses. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, vous me tenez à votre merci, c'est très clair.

— J'essaie de simplifier les choses au maximum. Pourquoi la guerre, alors que nous pouvons très bien nous entendre ?

— Je vous promets d'y réfléchir.

— L'ennui, c'est qu'il ne nous reste pas beaucoup de temps. Vous allez devoir prendre une décision, professeur.

— Où m'emmenez-vous ?

— Auprès de Wayne.

— Pour quelle raison ?

— Parce que c'est avec lui que vous allez commencer. J'ai besoin de son corps.

Je me suis arrêté et Brook en a fait autant. Il a secoué la tête tout en m'observant de ses petits yeux durs et froids, comme s'il attendait ma question.

— Qui avez-vous l'intention de rappeler ?

— Irving Cooper. Ce nom-là doit vous dire quelque chose.

Je me suis souvenu en effet. Irving Cooper avait été autrefois le leader d'un mouvement néo-nazi, et son assassinat par un jeune Kurde, à la solde d'un service secret européen, avait fait beaucoup de bruit. Mais cela remontait déjà à plus de soixante ans.

— S'il n'est plus dans l'au-delà, ou si vous avez la moindre difficulté avec lui, a continué Brook en reprenant sa marche, vous essaieriez avec Malcolm Brent, ou James Gourlay. Ce sont des hommes comme ça qu'il nous faut. Ils ont vécu la Bonne Époque... Ils la connaissent mieux que nous. Par ici, je vous prie.

Un homme de garde se tenait en faction devant une porte. Il l'a ouverte sur un geste de Brook et nous sommes entrés.

Herbert Wayne se tenait au milieu d'une salle d'étude, bien sanglé sur un chariot roulant. On avait déjà dû procéder à divers examens psychologiques, à en juger par les résultats qui s'inscrivaient sur un écran de contrôle manipulé par un technicien en blouse blanche.

— Il ne reste qu'à pratiquer les tests d'intégration, m'a confié Brook. Mais ça, c'est votre travail, professeur.

Brusquement, je me sentais pris dans l'engrenage, pris et bien pris... et la seule façon d'espérer était encore de gagner du temps. Le plus de temps possible.

J'ai hoché la tête tout en m'approchant de Wayne.

— Le seul ennui, c'est que M. Wayne possède une très forte personnalité.

— Oui, et alors ?

— Vous devriez savoir, monsieur Brook, que les esprits forts ne se « déracinent » pas facilement, et que cela risque de provoquer des troubles sérieux dans l'organisme au moment du transfert. Mais je vais étudier cela. Maintenant, j'aimerais que vous me laissiez seul, je ne veux personne autour de moi quand je travaille.

Brook n'a pas insisté et s'est retiré sans un mot. Sans un mot également, j'ai branché le casque à électrodes sur le crâne de Wayne tandis que dans le fond de la salle l'homme en blouse blanche commençait à régler les circuits.

Un doux ronronnement montait des blocs muraux piquetés de lampes rouges et bleues. Je sentais le regard de Wayne braqué sur moi, un regard froid mais terriblement inquisiteur. Cela a duré un instant, puis :

— Comment pouvez-vous exécuter une chose pareille ? m'a-t-il dit faiblement. Vous allez vraiment faire ça ?

— De gré ou de force, il faudra bien que j'obéisse. Tout ce que je puis essayer, c'est de retarder l'opération.

— Et ça nous mènera où ?

— Je n'en sais rien. Je suis dans la même galère que vous, monsieur Wayne. Croyez bien que si j'avais le moyen de...

— Et si je vous le donnais, ce moyen ? J'ai sursauté tandis qu'il ajoutait rapidement :

— Je vous ai déjà aidé une première fois à quitter la base, je peux vous aider une seconde.

J'ai hésité à le croire, mais il y avait dans sa voix un accent de sincérité qui ne mentait pas. Par méfiance, j'ai tourné la tête vers l'homme qui se tenait devant les blocs de contrôle, mais il ne paraissait pas se soucier de nous et de surcroît, les ronronnements des appareils ne lui permettaient pas d'entendre notre conversation.

Wayne parlait d'un « fulgurant » qui se trouvait dans sa chambre, une arme qu'il conservait précieusement et qu'il tenait rangée sur la dernière étagère d'un placard. Il pensait seulement que personne n'avait eu l'idée d'aller fouiller à cet endroit. Si j'entrais en possession de cette arme, alors tout pouvait changer, il suffirait de jouer sur un effet de surprise.

— Nous ne serons pas trop de deux, a-t-il ajouté, si nous voulons nous emparer d'un fusaujet.

— N'ayez aucune crainte, je n'ai qu'une parole, monsieur Wayne.

— Alors, à vous de jouer.

Quand j'ai quitté la salle, quelques instants plus tard, j'emportais avec moi quelques « psychogrammes » de Wayne que je me disposais à étudier avant de prendre la décision qui s'imposait.

Du moins est-ce la raison que j'ai donnée à Brook afin de gagner encore un peu de temps.

Mais il n'a manifesté aucune méfiance, occupé qu'il était à observer le ciel.

Planté devant la fenêtre grande ouverte, il regardait le soleil... Il le trouvait tout à coup bien terne et sans éclat... *Et il n'y avait toujours pas de nuages.*

— C'est curieux, m'a-t-il dit, vous ne trouvez pas ?

CHAPITRE XI

Tout s'est très bien passé. J'ai pu atteindre sans encombre la chambre de Wayne et m'emparer du fulgurant dissimulé dans le placard. Une arme de précision avec double charge thermique, capable de cisailer un mur de pierre d'une simple rafale.

Helena est prévenue et plus rien, à présent, ne peut m'empêcher d'agir.

C'est donc vers six heures du soir que je me présente dans la salle de transplantation. Aussitôt prévenu, Brook fait son apparition en compagnie du gros rouquin et me gratifie d'un large sourire tandis que je lui désigne Helena.

— M^{lle} Kirby a tenu à assister à l'opération, je vais certainement avoir besoin de son aide.

Les psychogrammes de Wayne ?

— Très satisfaisants.

— Parfait. Je vous informe également que nous avons réussi à joindre l'esprit d'Irving Cooper. Vous pouvez donc opérer immédiatement, professeur.

Alea jacta est... La réussite ou l'échec dans la minute même, car tout doit être très rapide.

— Très bien, allons-y. Attention pour contacts.

Sur un geste de Brook, chacun est à son poste. Lentement, je rejoins Wayne, toujours étendu sur sa couchette, donnant un instant l'impression de vérifier les électrodes fixées à chacun de ses membres.

En réalité je dégage, en quelques gestes rapides, les sangles qui entravent ses poignets, tandis qu'Helena en fait autant avec celles des chevilles.

Une brève seconde, mon regard se vrille dans celui de Wayne, et puis c'est le va-tout. Je dégage le fulgurant glissé sous ma blouse, dégaine et pivote sur moi-même tandis que Wayne, d'un bond, saute du chariot.

En un quart de seconde c'est la panique. Helena plonge au sol au moment où éclate la première rafale. Un bloc mural explose dans une gerbe d'étincelles multicolores et des débris incandescents volent de toutes parts.

Brook hurle un juron et je le vois se glisser derrière un coffre d'acier en compagnie du gros rouquin tandis que deux hommes de garde font irruption dans la salle, l'arme au poing.

J'abats le premier au moment où il écrase la détente, le jet thermique s'en va crever le plafond et il s'abat, carbonisé, au milieu

des débris.

Le second a plongé sur le côté afin d'éviter la rafale meurtrière, mais le chariot roulant, projeté par Wayne, l'atteint de plein fouet et il bascule en arrière, les bras en croix.

D'un bond prodigieux, Wayne en profite pour lui sauter dessus et lui arracher son arme. Il l'achève d'un coup de crosse sur le crâne, revient et désigne la fenêtre.

— Vite !

Déjà Helena s'est précipitée. Nous fonçons derrière elle, nous projetant à travers la fenêtre d'un même élan.

Ce qui est à redouter, ce sont les autres gardiens postés autour de la base et qui ne vont pas manquer de nous tomber dessus.

Et c'est bien ce qui se passe, car Brook a déjà eu le temps d'alerter la Surveillance. Tous les hommes sont en état d'alarme et des rafales balayent le sol devant nous au moment où nous apparaissions à l'air libre. Un véritable barrage de feu, de poussière et de fumée.

— Par ici !

Nous fonçons derrière Wayne, au pas de course, le long de la bâtisse et en direction d'un fusaujet garé non loin de là.

Une course folle entre les rafales thermiques qui éclatent de toutes parts... et c'est bien un miracle si nous réussissons à atteindre l'appareil. Je réussis à abattre deux gardiens perchés sur une terrasse, alors que Wayne, d'un bond, se précipite aux commandes du fusaujet.

— Grimpez ! Vite !

Le moteur éclate avec un bruit d'enfer. Je pousse Helena et plonge à mon tour dans la carlingue. Une brutale poussée, l'impression de nous vider de notre sang et nous voilà en plein ciel au-dessus de la base.

Wayne rétablit, opère un virage serré, mais la manœuvre provoque tout à coup un tangage anormal. L'appareil dérive et ses propulseurs latéraux « toussent » dangereusement. Une rafale l'a atteint au moment du décollage et un voyant lumineux sur le tableau de bord nous indique en effet que deux propulseurs sont sérieusement endommagés.

— Impossible de continuer, nous crie Wayne dans un sursaut d'inquiétude.

Il a raison, car nous risquons l'explosion d'une seconde à l'autre. Mais où se poser ?

Au-dessous de nous, l'immense forêt équatoriale défile à une vitesse vertigineuse... Un océan de verdure à perte de vue.

Et puis soudain une clairière immense apparaît à notre droite. Wayne opère une rapide manœuvre, l'appareil pique en flèche mais, alors que nous prenons contact avec le sol, un bruit d'éclatement se produit à l'arrière, faisant basculer l'appareil sur le côté.

Emporté par l'élan, il glisse, dérape et rebondit dans la pierraille

alors que déjà des flammes énormes jaillissent d'une tuyère latérale sectionnée par le choc.

Enfin l'appareil se cabre une fois de plus, puis s'immobilise dans une ultime secousse.

— Dehors, vite !

Je pousse Helena, je l'entraîne et nous filons dans la clairière. Mais, au bout d'un instant, je me rends compte que Wayne n'est pas à nos côtés. Je stoppe, me retourne et l'aperçois qui vient de glisser à quelques mètres à peine du fusaujet. Il est tombé, et le coup a dû être très sérieux, car il semble avoir beaucoup de peine à se redresser.

— Wayne, bon Dieu, ne restez pas là !

Hélas ! Je suis sur le point de m'élancer pour lui venir en aide lorsque l'explosion se produit.

Un énorme geyser pourpre illumine la clairière, tandis qu'une pluie de débris incandescents fuse et s'abat de tous côtés. Helena et moi avons plongé au sol, le regard affolé... Devant nous, une carcasse informe, embrasée, sur laquelle s'acharnent encore d'énormes langues de feu.

Et, juste à quelques mètres du brasier, le corps sanglant et déchiqueté de Wayne.

*

* *

Et puis la nuit est venue... après un crépuscule terne et brumeux.

Sous un ciel gris, couleur de plomb... où le soleil n'était *qu'une ombre de soleil*, qu'une évocation de soleil... qu'une apparence de soleil...

Et puis la nuit est venue.

Noire et totale.

Aucune étoile dans le ciel.

Et le temps a coulé.

Et la nuit règne toujours.

Depuis combien de temps sommes-nous là, Helena et moi ?

Une quinzaine d'heures ? Et le soleil ne s'est toujours pas levé...

La nuit s'allonge, s'éternise.

Éternelle ; infinie...

Toujours pas la moindre lueur dans le ciel.

Ténèbres, obscurité... La nuit s'allonge et se prolonge... *La longue nuit de la Terre a commencé.*

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Trois semaines ont passé.

Abandonnés à nous-mêmes, dans la jungle équatoriale, Helena et moi avons survécu de notre mieux.

Au début, la situation a été assez rude, mais en prenant la direction du fleuve, nous avons eu la chance, au bout de trois jours de marche, de tomber sur un village abandonné.

En effet, les Noirs qui l'occupaient, autrefois, ont été évacués et dirigés vers d'autres secteurs, et cela depuis que les zones équatoriales du continent africain ont été classées comme parcs naturels.

Nous y avons trouvé des huttes et des habitations de bambous en excellent état, de même que des ustensiles de première nécessité : récipients de toutes sortes, couteaux, savon en poudre, couvertures, mais aussi, – et Dieu soit loué – de vieilles lampes à pétrole en parfait état de marche.

Nous avons enfin trouvé de quoi nous éclairer, et cela nous a rudement remonté le moral.

Question nourriture, nous avons découvert une réserve de manioc, mais la région ne manquait pas de fruits ni de gibier.

Le seul ennui, c'est qu'Helena et moi n'étions pas du tout préparés à ce genre d'existence, et c'est bien là le point faible de la civilisation.

Le progrès dénature l'homme, parce qu'avec tous les moyens techniques mis à sa disposition, l'homme, de jour en jour, et sur le plan individuel, se désarme lui-même contre la Nature. Il devient incapable de lutter et de se débrouiller à mains nues.

Voilà où a été notre difficulté, car poser un piège demande tout de même une certaine connaissance de la question.

Mais je ne m'en suis pas trop mal sorti, et je pense même avoir « réinventé » certaines astuces qui nous ont permis en tout cas de ne pas mourir de faim.

Mais à quelle mort sommes-nous voués ?

C'est la question que je me suis posée à chaque fois que mon regard se levait vers le ciel. Un ciel perpétuellement noir, et où le soleil ne réapparaissait plus.

Comme s'il avait explosé, ou fondu, ou même disparu sous l'effet d'une baguette magique.

La Nuit, l'éternelle nuit... Qu'on s'imagine un ciel d'encre où ne clignote même pas une étoile.

Et pourtant non, il y a quand même une différence entre ce que nous avons continué d'appeler la « nuit » et le « jour ». Une bien petite

différence, mais elle existe... dans la luminosité du ciel, si du moins l'on peut employer ce terme.

Vers huit heures du matin, le ciel en effet s'éclaircit légèrement, et vers midi une pâle lueur semble le trouer au zénith, dans la direction de l'astre puis, vers la fin de l'après-midi, tout retombe dans l'obscurité la plus complète.

Ce qui prouve bien que le soleil n'a pas disparu, et qu'il occupe toujours sa même place dans le ciel. La Terre continue à tourner et nous assistons à l'enchaînement des « jours » et des « nuits ». Quelque chose nous masque le soleil, quelque chose d'incompréhensible, d'explicable, mais le fait est là : *les rayons lumineux ne nous parviennent plus... ou presque plus !*

Comment cela a-t-il pu se faire ? Une catastrophe s'est produite. Mais quoi ?

Et que va-t-il se passer maintenant ? Comment notre humanité va-t-elle pouvoir survivre dans des conditions aussi épouvantables ?

Il n'y a d'ailleurs qu'à regarder les végétaux qui nous entourent. Jusqu'à ces derniers jours encore, tout paraissait normal, du moins en apparence, mais petit à petit apparaissent les stigmates de la dégénérescence.

Les tiges, les branches s'amollissent, s'alourdissent. Les feuilles ont perdu de leur nervosité, et ont tendance à plomber vers le sol, subitement flétries et ternies.

Quelques-unes, déjà, ont jauni, séché, et le sol est plein de feuilles mortes qui craquent sous nos pas. Et tout cela dans une moiteur, une atmosphère gluante difficilement supportable.

Progressivement l'air se rafraîchit, et il est à prévoir que la température va encore baisser dans les prochains jours.

Et voilà le drame. Dans la forêt immense, la Mort a déjà fait son entrée.

— Une mort lente, ai-je dit à Helena, une mort qui n'épargnera personne. J'ignore combien de temps cela va durer ; mais la température va continuer à baisser, les glaces envahiront peu à peu les contrées les plus privilégiées, l'eau manquera et les végétaux disparaîtront progressivement de la surface de la Terre, lorsqu'ils ne pourront plus assurer leur photosynthèse. De même que le plancton marin, lui aussi appelé à disparaître et qui permet à 80% le recyclage de l'oxygène terrestre. Telles sont les menaces qui pèsent sur notre humanité : empoisonnement atmosphérique provoqué par l'élévation massive du taux d'anhydride carbonique ou asphyxies progressives par manque d'oxygène.

J'ai eu un haussement d'épaules.

Mais je ne pense pas que l'humanité survive jusque-là. L'accroissement des glaces aux calottes polaires aura depuis longtemps

provoqué la catastrophe fatale.

— Vous n'espérez donc pas dans la science des Hommes-Machines ?

— Ce ne sont pas des dieux, Helena. Il est possible qu'ils puissent trouver le remède, mais le temps est limité. Peut-être a-t-on déjà prévu quelques moyens de survie, je l'ignore. De toute façon, pour nous, c'est sans espoir.

— Mais enfin, qu'a-t-il bien pu se passer ?

— Je crains fort que nous ne le sachions jamais, hélas.

Helena s'est tue. Sous l'éclairage de la lampe à pétrole, son visage avait pris une expression de profonde rêverie, ses grands yeux bleus restaient fixés sur moi et un long moment elle est demeurée comme ça, perdue au fond d'elle-même.

— À quoi pensez-vous ?

J'ai eu l'impression qu'elle souriait tout à coup, puis sa main s'est délicatement posée sur la mienne.

— Donald, je crois que je suis en train de devenir amoureuse de vous, a-t-elle murmuré. Et drôlement !

— Helena...

— C'est bête, n'est-ce pas ? Nous n'aurons décidément jamais eu de chance tous les deux. Nous sommes condamnés, nous allons mourir, et voilà que je me mets à vous aimer.

Elle a retenu ses larmes et s'est collée contre moi, la tête posée sur mon épaule. Un long moment je l'ai gardée ainsi, mon souffle mêlé au sien.

Je n'osais y croire, comme si toute ma vie s'était ramassée en attente et s'agitait en moi. Rien ne saurait traduire le bonheur immense de cette minute.

J'ai pris son visage entre mes mains, je l'ai embrassée et j'ai caressé ses cheveux.

— Helena, ai-je dit, même s'il ne me restait qu'une seule journée à vivre, ce serait la plus belle de toutes. Ah, comme tout cela est loin... J'ai l'impression de t'avoir attendue pendant toute une éternité. Oui, en effet, il y a bien longtemps, n'est-ce pas ? Mais, à cette époque-là...

Je n'ai pas achevé ma phrase, mais elle a très bien compris où je voulais en venir.

— Rassure-toi, mon amour, le souvenir de Ralph Kennedy ne sera plus un obstacle entre nous. Il n'y a plus de Ralph. Il n'y a plus de souvenir. Il n'y a en moi que l'indifférence du passé. D'un passé d'une autre vie... d'un autre monde. Oh, Don, je te supplie de me croire.

Il n'y avait plus de barrière entre nous. J'ai caressé son corps long et mince, son corps d'albâtre à l'éblouissante et fascinante beauté, et nous nous sommes aimés avec une passion sauvage, oubliant tout, le monde extérieur et la nuit, notre solitude et notre épouvantable situation.

Mais le destin était là, prêt à nous secouer une fois de plus, et cela s'est passé lorsque Helena, quelques heures plus tard, est entrée dans une habitation de bambou qui se dressait tout au bout du village. Nos lampes s'épuisaient et son intention était de fouiller un peu partout afin de renouveler le stock.

Mais, en fait de lampe à pétrole, c'est un poste de radio qu'elle a découvert dans un placard, un émetteur-récepteur à ondes courtes qui avait dû appartenir à quelque notable du pays et qu'on avait oublié au moment de l'émigration.

Je me suis précipité à l'appel d'Helena et c'est d'une main tremblante que j'ai établi les contacts. L'appareil assurant sa propre énergie fonctionnait à merveille et c'est le cœur serré que nous avons écouté les voix qui résonnaient dans le haut-parleur... des voix nous parvenant des quatre coins du globe.

La vie continuait, mais dans la fièvre et le désordre. Des appels au calme étaient inlassablement lancés, entremêlés de conseils, de recommandations, et d'informations plus ou moins brèves, ce qui nous laissait deviner la pagaille monstre dans laquelle le monde entier devait se trouver depuis trois semaines.

Pendant des heures, j'ai essayé d'entrer en contact avec quelques stations, mais aucune d'elles n'a apporté le moindre crédit à mes appels, les services de secours étant d'ailleurs surchargés de communications de ce genre.

Des milliers d'hommes et de femmes, m'annonçait-on, réclamaient de l'aide, et il était malheureusement impossible, pour l'instant, de leur apporter le moindre secours.

Il fallait donc attendre et espérer, autrement dit continuer à nous débrouiller par nos propres moyens.

C'est alors que l'idée m'est venue d'appeler le Centre Durward. Cela m'a demandé de longues heures pour obtenir le réglage, mais j'ai quand même réussi à établir le contact avec Frère Lington.

— Donald Greene ! Ah, Dieu du ciel, où êtes-vous ?

— Sur la rive droite du Congo, un petit village abandonné du nom de Ougadobou.

Il n'était pas question d'entrer dans les détails ; la seule chose qui importait, c'était de trouver un moyen de nous rapatrier, Helena et moi. Ce n'était pas facile, je m'en doutais, mais je savais que je pouvais compter sur l'entier dévouement de Frère Lington.

*

* *

Et c'est bien ce qui s'est produit. Le lendemain, vers midi, un fusajet est apparu au-dessus de la forêt et un grand feu allumé sur la place du village l'a immédiatement guidé vers nous.

Un seul homme se trouvait à bord, et c'est avec joie que j'ai reconnu Frère Thomas, l'assistant du professeur Mercadier.

Bien entendu, ce voyage était illégal, car la dépense d'énergie dépassait et de loin le rationnement accordé par le gouvernement mondial. Mais Thomas n'avait pas hésité une seconde dès que Lington lui avait appris la nouvelle.

Il s'étonnait toutefois de me retrouver au bout de trois semaines, en pleine jungle et en compagnie d'Helena Kirby. Et mon histoire n'amenait qu'une grimace sur son visage déjà passablement inquiet.

— Nous avons pour l'instant d'autres chats à fouetter, m'a-t-il dit, mais je crains fort que nous n'ayons déjà perdu la partie.

Du regard, il a désigné le ciel.

— Si nous n'arrivons pas à crever ce « plafond », nous sommes foutus.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? Que s'est-il passé ?

— Comment, vous n'êtes pas au courant ? Vous ne savez pas qui a manigancé tout cela ?

— Dieu du ciel, il ne s'agit donc pas d'une catastrophe naturelle ?

— Oh, pas du tout !

— Mais alors, qui a provoqué cela ? Qui ?

Une grimace de dégoût est apparue sur les lèvres de Frère Thomas.

— Les « exilés de Mars », comme nous continuons à les appeler. Oui, les Martiens, ces petits salauds de Martiens, ont repris le combat après plus d'un demi-siècle de calme et de silence. Téléguidée depuis la planète rouge, la bombe a explosé dans les hautes couches.

— Une bombe ?

— Oui, une bombe à ozone. Et voilà le résultat.

Ce qu'il nous annonçait là était franchement épouvantable. Comme on le sait, l'ozone est un gaz dont les molécules sont formées de trois atomes d'oxygène accolés. Ce gaz, qui intercepte les radiations nuisibles et l'ultraviolet au-dessous de 3/10 000^e de millimètre de longueur d'onde, forme autour de la Terre une couche qui, si elle était ramenée à sa pression atmosphérique ordinaire, n'excéderait pas 3 millimètres d'épaisseur.

La fameuse bombe dont parlait Frère Thomas n'était autre qu'un translateur qui, une fois mis en orbite autour de la Terre, avait provoqué, grâce à un champ de force électromagnétique approprié, des réactions moléculaires provoquant la précipitation brutale des atomes d'oxygène répandus dans les hautes couches atmosphériques. Cela avait donc entraîné un accroissement progressif de la couche d'ozone, au point que celle-ci avait fini par former un écran, interdisant ainsi toute pénétration des ondes lumineuses.

Bien entendu, il ne s'agissait pas là d'un acte gratuit, et le monde entier, une fois plongé dans les ténèbres, avait eu connaissance des

véritables intentions des « exilés de Mars ».

Ceux-ci, n'ayant abdiqué qu'à demi, n'avaient jamais abandonné l'idée de reconquérir leur monde d'origine⁽²⁾ et l'utilisation de la bombe à ozone, en tant qu'arme absolue, les rendait maîtres de la situation. D'ici à quelques semaines, s'ils n'intervenaient pas pour rétablir l'ordre naturel des choses, avec les « transmutateurs » prévus à cet effet, toute vie disparaîtrait de la surface de la Terre.

C'était donc au gouvernement mondial de décider... et, bien entendu, avant qu'il ne soit trop tard.

— Tous nos efforts réduits à néant, a continué Frère Thomas. Nous avions pressenti une menace intérieure, certes, avec le Mouvement d'Opposition, mais, avec les Martiens, le danger est pire. Comme au siècle dernier, notre humanité va retomber dans la dictature mondiale.

— Ne reste-t-il pas un espoir ? a demandé Helena, le visage serré.

Frère Thomas a haussé les épaules.

— Les Hommes-Machines continuent à étudier le problème, mais la situation s'aggrave de jour en jour. Si, d'ici à quelque temps, aucune solution n'est trouvée, il faudra bien céder.

Puis, comme s'il ne tenait pas à prolonger cette douloureuse conversation, il nous a désigné le fusaujet.

— Allons, il faut partir maintenant, a-t-il dit. Montez, dépêchez-vous.

C'est alors que j'ai réalisé que la température s'était brusquement rafraîchie.

Il pleuvait tout à coup sur l'immense forêt équatoriale.

Une pluie lourde et glacée.

Ou plutôt de la neige... de la neige à peine fondue...

CHAPITRE II

Il y avait aussi de la neige lorsque nous avons atteint le continent américain. Un long manteau blanc recouvrait le sol, à perte de vue... De lourds flocons tourbillonnaient dans le vent glacial qui soufflait en tempête.

Ici, comme partout ailleurs, le cauchemar prenait une nouvelle dimension.

Jusqu'à présent, l'anormale quantité d'anhydride carbonique restituée par les végétaux avait, par conduction, échauffé le sol en stoppant les radiations infrarouges, au point de créer un effet de serre stabilisant la température au-dessus de 0° centigrade.

Mais tout à coup le froid menaçait, ce qui aggravait sérieusement la situation.

La glace prenait l'offensive d'un bout à l'autre de la planète, les fleuves, les rivières gelaient, au point de rendre impossibles toutes communications fluviales.

Arrachés aux calottes polaires, des icebergs dérivait, envahissant les mers et les océans, tandis que de vastes régions d'Amérique, d'Europe, d'Asie, se trouvaient déjà submergées par les glaces.

Le Colorado était dans ce cas et le Centre Durward, isolé au milieu des neiges, ressemblait, d'après Frère Thomas, à ces bases d'études nouvellement construites dans le Grand Nord.

Mais, pour Helena et pour moi, il n'était pas utile d'aller jusque-là, d'autant que Frère Thomas manquait de carburant et que force lui était d'atterrir à New Washington.

Et puis, quelle importance ? Qui pouvait bien se soucier maintenant de cette base secrète édiflée en Afrique Équatoriale par les grands chefs du mouvement d'Opposition ?

Le danger avait pris un autre visage, et tout ce que je pouvais rapporter comme renseignements ne présentait plus aucune valeur. Frère Lington devait certainement avoir en tête de bien plus graves préoccupations.

D'ailleurs, ces préoccupations étaient aussi les miennes, au point que j'avais fini par oublier Brook et les autres.

Je trouvais une ville en plein affolement. Par mesure de rationnement, le courant électrique était souvent coupé pendant plusieurs heures, et les gens vivaient ainsi, dans l'angoisse et les ténèbres.

Tous les moteurs à combustion étaient déjà réglementés, de même que les diverses énergies destinées au chauffage des habitations ou des

locaux à usages commerciaux ou industriels.

Le simple feu de bois devenait un danger. Le feu consomme de l'oxygène et ce gaz précieux ne pourrait bientôt plus se renouveler.

Rationnement encore des produits alimentaires, ce qui provoquait des queues interminables devant les magasins d'alimentation, et Dieu sait toutes les horreurs que de telles mesures pouvaient entraîner.

Des gens se battaient pour un peu de riz ou de sucre, d'autres, guidés par un instinct sauvage, pillaient, détruisaient, assassinaient, le crime, pour beaucoup, étant devenu le seul moyen de survivre.

Partout, c'était le désordre et l'anarchie, et la ville tout entière était devenue une jungle bien pire que celle que nous venions de quitter, Helena et moi.

Des ambulances, des voitures de pompiers circulaient sans arrêt, et d'autres, équipées de haut-parleurs, débitaient des conseils, des recommandations, des ordres.

Mais que pouvait-on contre cette sauvagerie, cette panique, cette peur géante qui ramenait l'homme au rang de l'animal ? Si aucune décision n'était prise, les choses ne pouvaient que s'aggraver. Dans peu de temps, il ne resterait plus rien de nos institutions, plus rien de nos luttes et de nos sacrifices.

Des siècles, des millénaires de patience et d'efforts seraient réduits à néant.

Plus rien... il ne resterait plus rien, et la civilisation aurait vécu.

Il fallait donc faire absolument quelque chose, et je me doutais bien que, à moins d'un miracle, le gouvernement mondial des Hommes-Machines n'allait pas tarder à céder à l'ultimatum martien.

Et c'était bien là le drame, car notre seule chance d'échapper à la destruction complète était de nous soumettre aux exigences des envahisseurs.

D'ailleurs des meetings se formaient un peu partout dans le monde pour protester, justement, contre l'entêtement des Hommes-Machines.

Mais les choses allaient encore plus vite que je ne le pensais, car le lendemain même de notre arrivée à New Washington, la nouvelle était diffusée en vidéophonie : *Prêt à capituler, le gouvernement mondial acceptait de recevoir la délégation martienne chargée des négociations de paix !*

— Et voilà, a simplement dit Helena, les Martiens ont gagné.

Je n'ai pas eu le courage de lui répondre. À vrai dire j'en étais bien incapable ; tout ce que je souhaitais, c'est que ce cauchemar puisse finir d'une façon comme d'une autre.

J'ai trouvé comme prétexte qu'il n'y avait plus rien à manger dans la maison et qu'il me fallait tenter ma chance au centre de distribution qui se trouvait au bout de la rue.

Je suis sorti, mais au bout de deux cents mètres, je me suis heurté à

une foule dense qui se pressait au milieu de la rue et me barrait le passage. Il s'agissait d'un meeting organisé en plein vent, et les orateurs, juchés sur une estrade improvisée, haranguaient la foule de leurs propos sévères et quelque peu virulents.

On accusait le gouvernement mondial d'entraîner l'humanité dans un suicide collectif, on exigeait une reddition sans conditions, tout en souhaitant, grâce au futur gouvernement martien, un retour aux anciennes libertés et aux anciens principes. Des voix s'élevaient, mais vite noyées par des cris et des applaudissements montant de la foule surexcitée.

J'étais sur le point de rebrousser chemin lorsque mon regard, tout à coup, s'est porté vers mon bungalow.

J'ai vu briller une lumière aux fenêtres et cela m'a subitement intrigué. Comment se pouvait-il ? Tout le quartier était encore plongé dans l'obscurité, et je savais que la lumière ne reviendrait pas avant une heure ou deux.

De plus, je n'avais pas la moindre réserve de piles ou de batteries pour alimenter des appareils d'éclairage portatifs.

Où donc Helena avait-elle pu se procurer de la lumière ? C'est la question que je me posais, tout en essayant de revenir chez moi, à travers le flot mouvant de la foule compacte et bruyante.

Cela m'a demandé plus de dix minutes et quand je me suis retrouvé devant le bungalow, la lumière s'était éteinte.

Je suis entré. Helena se tenait devant une fenêtre et c'est à peine si sa silhouette se découpait dans la pénombre. Elle s'est précipitée vers moi et je l'ai saisie dans mes bras, toute tremblante. Des hommes étaient venus et c'est eux qui avaient produit la lumière que j'avais aperçue.

Des marchands de piles et de lanternes portatives ou, comme elle le pensait, des petits trafiquants essayant de monnayer le produit de leur vol.

Et à quel prix ! Helena les avait chassés en leur disant que je n'étais pas là et qu'ils n'avaient qu'à repasser plus tard. Ils n'avaient pas insisté, mais elle avait eu très peur.

Aussi, comme le meeting s'achevait et que je me disposais à repartir, a-t-elle tenu à me suivre. Elle n'avait vraiment pas le courage de rester seule dans la grande maison vide.

Alors nous sommes sortis. Il neigeait et un vent glacial soufflait dans la rue encore tout encombrée de monde.

Les orateurs démontaient l'estrade et embarquaient leur matériel sur une espèce de chariot reposant sur de lourds patins de bois.

Et c'est alors que se produit l'événement. Nous longeons le trottoir lorsque trois individus arrivent vers nous et nous braquent de leurs lampes portatives.

Rien que le cri poussé par Helena me fait comprendre qu'il s'agit des inconnus qui ont fait irruption chez moi, il y a quelques instants.

Nous reculons, mais l'un des trois hommes lève la main.

— Ne craignez rien, nous dit-il, on a reconnu la dame ; oui, c'est nous qui vendons ces trucs-là (il tapote sur sa lampe), elle a dû vous le dire. Eh bien, on pourrait peut-être faire des affaires, maintenant, puisque vous êtes là.

— Bien sûr, mais une autre fois... Je...

Il continue d'avancer.

— Mais dites donc, reprend l'inconnu, vous êtes bien jeune... Vous n'êtes pas le propriétaire de la maison, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, laissez-nous passer.

— Ben quoi, un instant. Je vous dis ça parce que je suis du quartier, moi. J'ai toujours vu un vieux monsieur entrer et sortir de cette maison. Qu'est-ce que vous avez fait de ce vieux ? Vous lui avez fauché sa crèche, hein ? Oh, ce n'est pas qu'on tient à se mêler de vos histoires, mais si vous voulez qu'on vous laisse tranquilles, achetez-nous au moins notre camelote.

Ce bonhomme-là commence à m'échauffer sérieusement les oreilles et je suis sur le point de me fâcher lorsqu'un autre intervient tout à coup. C'est un des orateurs, et il porte le brassard qui le distingue de ses compagnons.

Un large sourire fend son visage encroûté de glace.

— Laissez-le, ordonne-t-il, foutez-lui la paix, ce type-là est des nôtres. Il a tué un nègre, il y a pas très longtemps, au « Galaxie Club ». Je l'ai vu. Un champion, oui, un vrai champion.

Et puis, c'est à moi qu'il s'adresse.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, hein ? me dit-il, mais moi, je vous ai reconnu. On a souvent parlé de vous avec mes amis. Votre nom, c'est... attendez... Foyle, n'est-ce pas ? Et vous êtes un ami d'Herbert Wayne. Moi, je m'appelle Greg Larson. Très heureux de vous retrouver.

Il me tend une main que je m'empresse de saisir... comme une planche de salut. Car, dans le fond, cet homme-là est en train de m'arranger drôlement les choses. Et le miracle, c'est bien de l'avoir rencontré.

Il continue néanmoins à nous observer avec un visible intérêt.

— Vous avez de sales bobines, tous les deux, nous lance-t-il. Vous êtes fatigués.

— Ce n'est rien.

— Et je parie aussi que vous devez avoir faim.

— On va se débrouiller.

Il nous fait signe.

— Venez donc un peu avec nous. On a quand même nos petites

réserve, vous verrez.

Il se met à rire, tout en tapant sur sa bedaine bien ronde.

— Y a que ça qui compte, la bouffe. Mais pour ça, faut du pognon, pas vrai ?

CHAPITRE III

La bouffe et le pognon ! Telle était la devise de Greg Larson et de ses compagnons, dont l'idéal, en fait, semblait tourner autour de ce principe.

Je ne devais d'ailleurs pas tarder à m'en rendre compte après avoir été conduit, ainsi qu'Helena, dans ce que Larson lui-même appelait son Grand Quartier Général.

C'était un ancien blockhaus souterrain, situé tout au bout de la ville et datant de la Guerre des Trois Continents, au siècle dernier. On disait que ces installations avaient servi de refuge à l'État-Major américain et qu'en ce temps-là, les bombes n'avaient jamais eu le moindre effet sur elles.

En tout cas, Larson et ses hommes s'y étaient installés de leur mieux, bénéficiant ainsi de toutes les commodités existant encore dans ces refuges souterrains.

Mais tout ne s'était pas passé aussi facilement car, pour en prendre possession, ils avaient dû se battre contre d'autres groupes armés et nourrissant les mêmes objectifs. Des luttes sanglantes avaient eu lieu aux abords même de la bouche d'accès et des cadavres, gelés, gisaient encore dans la neige accumulée.

C'était horrible, mais Larson et ses hommes semblaient depuis longtemps habitués à ce spectacle. Seul l'intérieur du blockhaus avait pour eux une réelle importance, et il y avait de quoi !

On y trouvait tout ce qu'on pouvait désirer, et les réserves alimentaires étaient à ce point importantes qu'un régiment aurait pu être nourri pendant des années, et sans le moindre souci de rationnement.

D'où cela venait-il ? Je l'ignore, mais ces gens me paraissaient rudement bien organisés et cela en dépit des énormes difficultés que connaissait le trafic commercial.

Ils possédaient également de nombreux stocks de matériels divers et de première nécessité, qu'ils revendaient à des prix exorbitants et sans nulle vergogne. Pour eux, le monde allait ainsi : la bouffe et le pognon ! Bien sûr, il y avait aussi la politique, et c'est sur ce chapitre-là que les choses ont continué, entre Larson et moi.

Nous nous sommes revus trois jours plus tard, alors que la délégation martienne s'apprêtait à prendre contact avec notre monde.

Larson était venu me trouver chez moi et avait tenu à nous emmener dans son blockhaus, Helena et moi. Toujours aussi généreux, il nous avait tout d'abord offert à dîner, puis s'était vite chargé

d'aguiller la conversation sur Herbert Wayne.

— Cela fait un bon bout de temps qu'on ne l'a vu, m'a-t-il dit. Avez-vous eu de ses nouvelles ?

— Ma foi non, ai-je menti avec désinvolture. Aucune.

— Herbert est un sincère et nous l'estimons tous. Il a dû avoir des ennuis, c'est bien ce que nous craignons.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Une brève seconde, Helena et moi avons échangé un regard inquiet, mais non, Larson avait une tout autre idée en tête. Il s'est gratté le front, puis :

— Herbert a dû vous parler de notre situation. Il a dû vous dire que beaucoup d'entre nous ne partagent pas toutes les idées proposées par le Mouvement d'Opposition. Bien sûr, jusqu'à présent, nous avons lutté pour les mêmes buts, mais notre section n'a plus du tout l'intention de continuer à soutenir le Mouvement. Nous voulons créer notre propre organisation et avec des hommes bien à nous. Cela s'appellera « Libertés Nouvelles ». Est-ce que vous comprenez ?

C'était très clair, une nouvelle politique était en train de naître et par elle, dans quelque temps, une autre encore et ainsi de suite. Tout recommençait comme autrefois...

Les passions les plus folles se ravivaient comme des tisons qu'un souffle d'air dégage brusquement de la cendre. Il ne suffit que d'alimenter le feu et Dieu sait si le feu se propage vite.

— Notre heure viendra, continuait-il, et plus vite qu'on ne le croit. Beaucoup de choses vont se passer et vous en aurez un aperçu dans quelques minutes.

— Que voulez-vous dire ?

Un petit sourire est apparu sur ses lèvres.

— La délégation martienne est attendue à Paris, en ce moment.

— Oui, et alors ?

— Le Mouvement d'Opposition a bien orchestré les choses. Un attentat va avoir lieu sur le spatiodrome au moment où la délégation quittera la fusée.

Je me suis redressé.

— Un attentat ?

— Oui. Nous avons été prévenus, et une de nos sections est sur place pour retransmettre l'événement. Vous le verrez d'ailleurs dans un instant sur le vidéo. Émission pirate, bien entendu, mais nous avons le canal.

— Mais... mais pourquoi ?

— Ceux qui ont imaginé le coup se sont arrangés pour que tout soit mis sur le dos du gouvernement des Hommes-Machines. Les négociations vont être rompues et ça va être le bordel.

— Je ne comprends pas. Mais enfin, dans quel intérêt font-ils cela ?

Dans le fond, c'était très simple, et Larson m'a brossé le tableau en deux coups de pinceau.

En écartant de la scène le gouvernement actuel, le Mouvement d'Opposition, en bon collaborateur, se plaçait ouvertement pour reprendre à son compte les négociations rompues. En pactisant avec les « exilés de Mars », les gens du Mouvement s'assuraient automatiquement de sérieux avantages sur le reste de l'humanité et cela avait son importance dans l'organisation de la future société. Après les Martiens, ce seraient eux les Seigneurs !

— Et vous n'avez aucun moyen d'arrêter cela ? a demandé Helena tout à coup.

— Pour quelle raison le ferions-nous ? Cela va simplement retarder les négociations d'une huitaine de jours, et, pendant ce temps, nous allons continuer à vendre notre marchandise. C'est quand même une bonne affaire pour nous. Songez à tout le pognon que nous ramassons chaque jour avec cette combine... Et puis...

Le même sourire énigmatique était réapparu sur ses lèvres.

— Et puis, a-t-il repris, nous n'avons pas encore dit notre dernier mot. Il y aura d'autres surprises, monsieur Foyle. Mais nous en reparlerons plus tard. Allons, venez, l'émission va commencer.

Il nous a entraînés dans une salle voisine où déjà se tenaient plusieurs membres de « Libertés Nouvelles ». Un écran s'éclairait et des images floues apparaissaient de temps à autre. Enfin, l'émission stabilisée a fait apparaître l'immense spatiodrome des environs de Paris.

Après un long panoramique, la caméra a cadré l'appareil martien qui descendait lentement pour prendre contact avec le sol. On pouvait le distinguer très nettement, pris dans le faisceau des projecteurs, comme un immense coléoptère.

Une foule nombreuse était maintenue par un important service d'ordre, tandis que la neige continuait à tomber à gros flocons.

Bientôt l'appareil se posa, suivi d'un autre. Après une attente de quelques secondes, on vit s'ouvrir le sas, tandis qu'apparaissaient les membres de la délégation martienne.

Et puis la caméra cadra le visage d'un homme en gros plan. Une quarantaine d'années, le visage dur et sévère.

— Voici Kurt Bluman, le chef de la délégation, nous a indiqué Larson. C'est aussi l'un des constructeurs de la bombe à ozone. Mais attention, regardez bien la suite.

Tout s'est passé alors avec une extraordinaire rapidité. Une bombe magnétique téléguidée s'est abattue sur la fusée que la délégation venait de quitter quelques secondes plus tôt. Une violente explosion provoquant un mouvement de panique, mais en réalité beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Suffisant toutefois pour obliger les

délégués à faire demi-tour et à se précipiter vers le second appareil qui a décollé presque aussitôt.

— C'est à partir de maintenant que ça devient intéressant, m'a jeté Larson avec un sourire.

*
* *

Cette histoire merveilleusement préparée devait bien entendu annuler les négociations et entraîner en même temps la mise en accusation du gouvernement terrien tenu pour responsable de cette odieuse machination.

Des jours ont passé. Dans les rues, sur les places publiques, les meetings se sont poursuivis dans la fièvre et l'excitation générale, et c'est alors que je commençais à désespérer que j'ai revu Larson.

Dans la chaleur douillette du blockhaus, il arborait un visage radieux, toujours empreint de cette même ironie mordante qui lui déformait la bouche. J'ai immédiatement compris qu'il y avait du nouveau.

Il n'a d'ailleurs pas hésité une seconde et m'a tout avoué. En agissant ainsi et en intervenant directement auprès des plénipotentiaires martiens, les dirigeants du Mouvement d'Opposition espéraient bien se faire accepter comme les véritables représentants de l'humanité. Ils étaient d'ailleurs prêts à recevoir les délégués et à discuter avec eux au nom du peuple terrien. Mais Larson et ses hommes avaient aussi leur projet en tête.

— L'entrevue doit avoir lieu demain matin à onze heures, a continué Larson, mais tout doit être réglé d'ici là. Nos hommes sont prêts. Des commandos passeront à l'attaque dès neuf heures du matin et prendront possession des lieux. Le sang va couler, et j'en suis le premier navré, mais c'est une chose que nous ne pourrons malheureusement pas éviter si nous voulons nous rendre maîtres de la situation. Car, lorsque les délégués arriveront à onze heures, c'est avec nous qu'ils décideront de l'avenir de l'humanité. Et non point avec David Runeberg et sa clique !

— Qui est David Runeberg ?

— Le chef occulte du Mouvement. Un fabricant de plastique établi en Europe, et qui se prend pour la réincarnation d'Hitler.

J'ai immédiatement pensé à Brook, et, lorsque je me suis informé du lieu de l'entrevue, la réponse de Larson ne m'a laissé aucun doute à ce sujet.

— Une région de l'Afrique Équatoriale, m'a-t-il répondu. Oui, c'est là que se trouve la base secrète de Runeberg.

Puis il a repris sur un autre ton :

— Si je vous dis tout cela, monsieur Foyle, c'est parce que nous

avons besoin d'hommes comme vous. Il y aura beaucoup à faire demain, vous savez, mais je ne vous oblige en rien, vous êtes libre d'accepter ou de refuser.

— Contrairement à ce que vous croyez, je ne suis pas un homme d'action, monsieur Larson, et à ce propos...

— N'insistez pas ! Je pensais seulement que vous étiez de la même trempe que votre ami Wayne. Oui, dommage que Wayne ne soit pas parmi nous, il n'aurait certainement pas hésité.

Il s'est mis à hocher la tête, le regard perdu dans le vague.

— Ces salauds ont dû lui tomber dessus. La dernière fois que je l'ai vu, c'était la veille de son départ pour la base. Depuis, personne ne l'a revu et n'a jamais eu de ses nouvelles.

— Et monsieur Foyle encore moins que les autres, n'est-ce pas ?

La réplique cinglante m'a fait retourner d'un bloc. Une jeune femme venait d'entrer dans la pièce et me regardait avec méfiance.

Sur le moment, je ne l'ai pas reconnue, et c'est alors qu'elle s'approchait que son visage, soudain, m'est revenu à l'esprit.

C'était la jeune secrétaire d'Herbert Wayne, celle qui m'avait donné la carte d'adhésion pour le « Galaxie Club ». Bon Dieu, il ne manquait plus que celle-là !

— Cet homme n'a jamais été l'ami d'Herbert, a-t-elle repris en me désignant. Il ne le connaissait même pas, quand il est venu au « Galaxie ».

Une grimace est apparue sur le visage de Larson, tandis qu'elle ajoutait :

— Il le cherchait tout simplement parce qu'il avait entendu parler de lui. Il fallait que je vienne pour vous dire ça. Vous vous êtes trompé, Greg.

— Trompé... Trompé... Il a quand même tué un nègre, non ?

— Si ça vous suffit...

— La ferme !

Larson s'est tourné vers moi, cherchant mon regard de ses yeux sombres, irrités, scrutateurs.

— Qu'est-ce que tu as à répondre, toi ?

— Elle vient de vous le dire, je n'ai jamais été un ami de Wayne. Et alors, cela a-t-il vraiment de l'importance ?

Un long moment, Larson a gardé le silence. Il continuait à me fixer, mais son esprit était ailleurs. Il semblait réfléchir à une vitesse folle, tandis que la jeune secrétaire, à côté de lui, commençait à manifester son impatience.

Enfin il s'est tourné vers Helena, dont les mains tremblaient légèrement, puis a désigné la bouche d'accès.

— Sortez. Vous n'avez rien à faire ici pour l'instant. Monsieur Foyle restera avec nous. Oui, monsieur Foyle, vous restez. Je vous garde.

J'ai besoin d'hommes, je vous l'ai dit. Et puis, sachez que je ne donne rien pour rien. Je vous ai nourri, chauffé, éclairé. Alors ça, il faut payer, maintenant.

J'ai connu la folle envie de lui sauter dessus, mais pour moi, la partie était perdue d'avance. Quatre hommes, sur un signe de Larson, venaient de se joindre à nous, l'arme à la ceinture, et deux d'entre eux entraînaient Helena.

Helena...

Elle s'est retournée une dernière fois et la lourde porte d'acier s'est rabattue sur elle...

CHAPITRE IV

Maintenant, la machine est en marche.

À partir du moment où nous embarquons dans les fusajets de transport, plus rien ne peut arrêter la succession des événements.

Larson a réuni une centaine d'hommes pour renforcer les unités de choc déjà sur place et afin d'assurer une meilleure protection de la délégation martienne dont l'arrivée est prévue pour onze heures.

Tout est donc pratiquement terminé lorsque nous arrivons à destination, la base secrète est entièrement aux mains de « Libertés Nouvelles », et nous ne pouvons que constater le plein succès de l'opération.

Tout s'est passé très vite. Loin de s'attendre à cette trahison, les hommes de Runeberg se sont laissé avoir par surprise. Il y a eu quelques combats, mais ceux qui ont tenté de résister ont été impitoyablement massacrés.

Des corps gisent un peu partout autour de la base, taches sombres et rigides dans l'éclairage des projecteurs. Une neige molle, qui ne tient pas, continue de tomber tandis qu'on s'affaire à creuser des trous. Il est déjà plus de dix heures, et dans quelques instants tout sera nettoyé.

Larson a fait ranger les appareils dans le parking et a dispersé ses hommes tout au long de la clairière, tous armés et prêts à intervenir à la moindre alerte.

C'est ainsi que j'apprends que Brook, ou plutôt David Runeberg, a disparu. Par une chance inouïe, au moment de l'attaque, il a réussi, avec deux de ses compagnons, à s'enfuir à bord d'un appareil.

Et c'est bien ce qui motive l'inquiétude de Larson et des autres, car Runeberg pourrait encore essayer de renverser la situation en faisant appel à ses équipes de choc.

Si cela venait à se produire, les choses prendraient alors une bien fâcheuse tournure. Mais ce n'est pas tellement Runeberg qui m'inquiète. Ce sont les autres. Tôt ou tard, quelqu'un va me reconnaître, et si Larson apprend qui je suis...

— Voulez-vous nous suivre ?

Je regarde avec accablement les deux hommes qui, soudain, se dressent devant moi.

... et si Larson apprend qui je suis...

— Par ici, je vous prie, dépêchez-vous.

On m'entraîne à l'intérieur du bâtiment.

Un long couloir, et au fond du couloir, un autre homme devant une porte.

— Attendez un instant.

Enfin la porte s'ouvre, l'homme s'efface et Larson m'apparaît. Il arbore un sourire de triomphe, puis s'écarte légèrement et m'indique l'homme qui se tient au milieu de la pièce, tassé sur une chaise et étroitement surveillé par deux membres de L.N.

C'est le gros rouquin, le bras droit de Runeberg, l'un des grands manitous du Mouvement d'Opposition. Ses gros yeux globuleux se sont fixés sur moi.

— Oui, c'est bien lui, murmure-t-il d'une voix tordue. Aucune erreur.

Et le seul remerciement qu'il puisse espérer de Larson, c'est une rafale dans la tête. Le jet thermique l'atteint à la base du crâne et il s'écroule de tout son poids, entraînant la chaise avec lui.

— Un homme trop dangereux, m'envoie Larson en fermant la porte, la future société n'a que faire de ces gens-là, n'est-ce pas, professeur Greene ?

Il reprend son sourire habituel, comme après une boutade, et ajoute :

— On vient de me raconter une histoire très amusante. Oui, décidément, le monde est petit. Vous n'avez pas de chance, professeur, il a fallu que vous tombiez sur moi. Voyez-vous, quand cet abruti m'a parlé de Wayne et de Greene, j'ai tout de suite fait le rapprochement et...

— Ça suffit, monsieur Larson, arrêtez ce petit jeu. Où voulez-vous en venir ?

Il consulte sa montre d'un rapide coup d'œil.

— Le temps nous manque pour parler de ça. Dans un instant, la délégation va se présenter. Mais je pense que vous avez compris. Je viens de jeter un coup d'œil sur les appareils de transplantation qui se trouvent aux sous-sols. Un extraordinaire équipement. J'en ai parlé à mes chefs et nous partageons tous le même enthousiasme. Nous en parlerons d'ailleurs avec les délégués martiens. Je suis certain que cela les intéressera aussi. Vous voyez, monsieur Greene, vous allez devenir un homme très important.

Il est sur le point d'ajouter autre chose lorsqu'une sirène d'appel se déclenche au-dehors. Des contacts radio viennent d'avoir lieu entre la délégation et la base secrète, et c'est à grands renforts de sirènes qu'est signalée l'arrivée des appareils martiens.

Il règne un certain mouvement sur les pistes et les projecteurs se braquent vers le ciel, cherchant à se fixer.

La clairière est également inondée de lumière. Encore quelques minutes d'attente et enfin apparaissent les deux vaisseaux spatiaux qui viennent se poser avec une certaine lourdeur sur l'aire d'atterrissage. Rapidement, les dirigeants de Libertés Nouvelles se sont réunis au-

dehors pour accueillir les plénipotentiaires martiens.

Ceux-ci ne tardent pas à se montrer et, après une réception rapide, sont conduits à l'intérieur de la bâtisse, vers la salle de réunion brillamment illuminée.

Sans plus se soucier de moi, Larson a rejoint les négociateurs et je reste seul dans le long couloir vitré, à méditer sur les terribles conséquences que cette réunion va entraîner pour l'avenir de l'humanité.

Une date historique qui marque la fin de l'Homo-Machina et sonne en même temps le glas de toutes nos espérances.

Un monde a vécu, un autre s'annonce, mais que va-t-il être, grands Dieux, une fois dégagé de ses ruines ?

J'ai perdu la conscience du temps et je suis toujours là, dans le couloir, écrasé de fatigue et d'écœurement, à tel point que je ne sais plus si la réunion dure depuis des heures ou des jours.

C'est alors qu'un éclair aveuglant me ramène à la réalité des choses. Un bruit d'explosion retentit, des étincelles pourpres embrasent la clairière, immédiatement suivies de rafales se succédant à un rythme d'enfer.

En l'espace de quelques secondes, c'est la ruée, l'alerte générale, au milieu de cris, de coups de sifflets et de bruits de mitraille.

Je plonge au sol alors qu'une rafale fait voler en éclats les vitres du couloir. Je réussis à me glisser jusqu'à la sortie alors que des appareils continuent à descendre du ciel.

La clairière, à présent, est envahie. Il en arrive de partout et les hommes de L.N., débordés, s'abattent ou fuient en désordre sous les feux croisés des projecteurs.

Des sommations sont diffusées par haut-parleurs alors que des hommes jaillissent, par grappes, des engins qui viennent de se poser. Ils s'élancent, encerclent la base et quelques-uns déjà prennent position devant la salle de réunion.

J'ai tout d'abord pensé qu'il s'agissait d'un revirement de situation, que David Runeberg avait réussi à regrouper quelques hommes du Mouvement, mais ce que je découvre est encore plus stupéfiant.

Ces gens appartiennent à la Sécurité Mondiale, et l'espace d'un éclair je reconnais les uniformes. Mais enfin comment ?...

Que s'est-il passé ?

Je m'élance à l'air libre, me heurtant à un désordre monstre, indescriptible, mais dans la cohue quelqu'un arrive, m'agrippe et me pousse contre un mur.

— Frère Greene, enfin vous voilà !

— Frère Thomas ! Ah bon Dieu, si je m'attendais...

Et je regarde Frère Thomas, avec ses vêtements civils, tout tachés de boue et de sang. Il n'a pas pris part au combat, je m'en doute, mais il

en porte les traces.

— Je vous cherchais, me dit-il. Dieu soit loué, vous êtes sain et sauf. Brusquement je lui saisis le bras, car je viens de comprendre.

— Helena, n'est-ce pas ? C'est elle qui...

— Oui, elle nous a prévenus hier soir. Elle connaissait bien entendu l'emplacement de la base. Alors j'ai immédiatement alerté la Sécurité Mondiale. Il nous fallait agir le plus rapidement possible.

— Où est-elle ?

— Au Centre Durward. Nous nous sommes arrangés pour la récupérer. Mais vous ne savez pas tout. Pour nous, maintenant, la victoire est complète.

— Pourquoi ? Parce que vous allez reprendre le dialogue avec les Martiens ?

— Il n'y aura pas de dialogue, pas de réunion, pas de négociations. Nous avons trouvé le moyen de réduire la couche d'ozone. Tout va rentrer dans l'ordre.

— Frère Thomas, que dites-vous là ?

— Cette découverte, nous la devons à deux Hommes-Machines. Ils ont trouvé le principe d'un transmetteur orbital, qui réduira et dissociera les molécules d'ozone. Nous n'avons donc plus rien à attendre des Martiens pour rétablir l'ordre naturel des choses. Voilà notre victoire !

C'est à peine si j'arrive à le croire. Tout cela est tellement inespéré, tellement inattendu, que je me trouve incapable du moindre mot.

Quant à la délégation, il n'est évidemment plus question de s'en préoccuper. Ceux qui la composent vont être mis à la disposition du gouvernement mondial lequel, une fois l'ordre rétabli sur Terre, se chargera de régler la question avec les représentants de la communauté martienne.

Mais un ennui vient de se produire, et j'en suis informé en même temps que Frère Thomas, alors que les prisonniers sont groupés au milieu de la clairière.

Deux membres de la délégation, blessés au cours de l'assaut, sont atteints de traumatisme cérébral et leur état réclame des soins urgents. Il s'agit de Kurt Bluman, le chef du groupe et de son adjoint, Walter Fizzari. Appelé auprès d'eux et après un rapide examen, Frère Thomas prend la décision qui s'impose.

— Évacuation immédiate. Centre Durward, ordonne-t-il.

Un appareil est déjà prêt au départ. Et, tandis que nous filons vers lui, j'aperçois Greg Larson au premier rang des captifs. Il n'y a plus de sourire sur son visage, plus la moindre expression d'ironie, rien qu'un regard dur braqué sur moi, et à l'étrange fixité.

Un regard fou, chargé de haine et de colère...

CHAPITRE V

Lorsque Frère Lington est sorti de la salle de réanimation psychodynamique, la fatigue plombait ses traits.

Le combat qu'il menait avec son équipe durait depuis de longues heures, mais il semblait qu'on ne puisse plus faire grand-chose maintenant.

Kurt Bluman était hors de danger, son traumatisme psychique ayant été traité avec succès, mais il n'en allait pas de même pour son adjoint Walter Fizzari, lequel se trouvait dans un état désespéré. Un rapport que Frère Lington était chargé de communiquer au gouvernement mondial, ce qu'il fit dans la minute même, afin de dégager ses propres responsabilités. Mais les choses allaient rudement vite et j'avais l'impression que les événements se précipitaient au fur et à mesure que les heures s'écoulaient.

En effet, depuis l'investissement de la base secrète par les forces de la Sécurité, le monde entier vivait dans la fièvre.

Il y avait eu tout d'abord l'annonce en vidéophonie de la découverte des transmutateurs destinés à réduire la couche d'ozone et la nouvelle, vite répandue, avait fait renaître l'espoir aux quatre coins de la planète.

Mais elle avait aussi produit son effet sur les dirigeants de la communauté martienne, lesquels, ne voulant pas encore s'avouer battus, tentaient par des messages radio de soulever l'opinion publique contre le gouvernement des Hommes-Machines. Pour cela, ils s'adressaient aux divers mouvements d'opposition, incitant à la révolte les insurgés qu'ils savaient gagnés à leur cause.

Un avenir se jouait, dans les jours à venir, et la lutte devait être totale.

Ainsi, de par le monde, des révoltes éclataient, dirigées et entretenues par les partisans des anciens régimes, et l'on y retrouvait assez curieusement des mouvements d'extrême gauche qui, faisant front aux autres politiques, luttaient à leur tour pour imposer leur propre dictature.

Dans un monde aussi éprouvé, dans une société où régnait autant de misère, des gens, d'un côté comme de l'autre, trouvaient le moyen de raviver les haines ancestrales par la résurgence d'idéologies désuètes et des politiques basement mercantiles.

Les loups renaissaient, car la misère, prétend un proverbe, attire les loups.

Bien entendu, ces gens ne représentaient que des minorités, mais

des minorités qui, d'heure en heure, continuaient à aggraver la situation. Déjà on se battait un peu partout et cela en dépit de la nuit, des privations, du froid et de l'insécurité dans laquelle nous continuerions à nous débattre tant que le soleil n'aurait pas reparu.

*
* *

C'est après avoir eu connaissance des dernières nouvelles que j'ai rejoint Helena dans la salle de contrôle. On venait d'y amener Kurt Bluman, et Helena, en compagnie d'autres psychodynamiciens, achevait de contrôler les derniers tests.

Ce qui m'a choqué, c'est l'expression d'inquiétude que j'ai tout à coup découverte sur son visage, alors qu'elle était toute rayonnante de joie, le même matin, après mon retour de la base secrète.

Quelque chose avait dû se passer.

— Helena, qu'y a-t-il ? Un ennui ?

Elle a hésité un instant puis, devant mon insistance muette, elle m'a entraîné un peu à l'écart et m'a désigné Kurt Bluman.

— C'est au sujet de cet homme, m'a-t-elle avoué. Oui, tout cela est bien étrange et je ne sais comment te dire...

— Je t'en prie, explique-toi.

— Eh bien, j'ai... j'ai comme l'impression de l'avoir déjà connu.

Je l'ai regardée en fronçant les sourcils.

— Tu veux dire que tu aurais déjà rencontré cette personne sur Terra⁽³⁾ ?

— Oui.

— Enfin, voyons, il faudrait d'abord que Bluman se soit rendu sur Terra, ce qui est impossible. Et même si cela était, Bluman est âgé d'environ une quarantaine d'années et tu es morte, sur Terra, depuis cinquante-six ans. Tu ne peux donc pas avoir connu cet homme-là !

— Il ne s'agit pas de son visage, ni de son image physique. Oh, Donald, comment pourrais-je t'expliquer ?

— Le contact psychique ?

Elle a secoué la tête.

— Oui, je crois. Je suis très sensible à ces choses-là depuis mon retour à la vie. J'ai constaté que j'éprouvais de curieuses réactions au contact des personnes qui m'entourent. Cela se traduit par une sorte d'attraction ou de répulsion, c'est difficile à expliquer. Avec Bluman, c'est différent, il y a un courant entre lui et moi, que je n'arrive pas à définir. Je suis certaine de l'avoir connu. Cet homme est réincarné dans la personnalité de Bluman, mais il a vécu autrefois sur Terra, dans un autre corps, dans une autre vie... et c'est là que je l'ai connu, j'en suis sûre.

— Éprouve-t-il la même réaction à ton égard ?

— Non, et cela s'explique très bien. Ce n'est pas la mort qui bloque les souvenirs, mais la *renaissance*, c'est-à-dire la *réincarnation*. Une cassure se produit avec les souvenirs appartenant à l'existence passée, alors que pour moi les choses en sont allées différemment. Je ne suis pas repassée par le stade naturel de la réincarnation, j'ai été *transplantée* artificiellement dans un corps nouveau. Ainsi mon psychisme se trouve, sur le plan mental, dans le même état de continuité.

Elle avait raison, mais je ne voyais pas très bien ce que l'on pouvait espérer de ces considérations.

Entreprendre des recherches dans ce domaine était chose impensable dans la situation où nous nous trouvions, mais les événements se chargeaient de me faire changer d'avis.

Cela s'est produit le lendemain, alors que nous étions tous réunis dans le bureau de Lington. Émanant d'une station géologique du Canada, un rapport très alarmant venait de parvenir au gouvernement mondial, lequel en adressait copie au Centre Durward.

Des relevés approfondis indiquaient en effet que l'accroissement anormal des glaces aux calottes polaires venait de dépasser la cote d'alerte. L'accumulation progressive nous plaçait déjà au bord de la catastrophe. D'ici à huit jours au plus tard, ce serait le basculement de l'axe, le renversement des pôles, la précipitation des océans sur les continents, l'éclatement de l'écorce terrestre en certains endroits, en un mot l'anéantissement complet de l'humanité.

Et les prévisions étaient formelles. *Il ne restait que huit jours !* alors que le délai prévu pour la fabrication et le lancement des transmutateurs réclamait un minimum de douze jours.

Un désespoir immense s'est abattu sur nous à la lecture de cette tragique nouvelle qui remettait tout en question, car seule l'intervention martienne pouvait nous permettre d'échapper à la catastrophe.

Certes, une rapide décision s'imposait, mais les Hommes-Machines s'accordaient encore vingt-quatre heures avant de céder à l'ultimatum.

Et les raisonnements allaient bon train... On parlait du satellite contenant les transmutateurs et mis en orbite par les Martiens en prévision, justement, des accords pouvant être établis entre les deux mondes. En dernière chance, donc, on pouvait espérer s'en emparer par surprise.

Je me suis redressé avec irritation.

— Croyez-vous que les Martiens n'ont pas prévu cela ? Qu'une seule fusée approche du satellite et celui-ci sera désintégré. N'oubliez pas une chose, messieurs, ces gens-là sont des fanatiques, et ils iront jusqu'au bout. Et si les transmutateurs sont détruits, plus rien ni personne ne pourra sauver l'humanité, alors que nous pouvons peut-

être trouver une autre solution.

— Je me demande bien laquelle, a soupiré Frère Lington.

— Le gouvernement demande vingt-quatre heures de délai, cela nous donne aussi le temps de réfléchir. Frère Lington, je vous ai, hier soir, parlé de Kurt Bluman, n'est-ce pas ?

Frère Lington s'est agité sur son siège.

— L'impression d'Helena ? Oui, et alors ? Je ne vois pas le rapport...

— Il n'y en a pas, bien sûr, et ce n'est qu'une idée personnelle. Mais supposons que Bluman ait réellement vécu autrefois sur Terra. Il aurait très bien pu appartenir à la confrérie qui existait sur ce monde, laquelle, vous le savez, est identique à la nôtre. Si nous arrivions à découvrir cela, peut-être alors existerait-il un lien entre cet homme et nous... un lien d'amitié, de compréhension... de...

— Pour lui, c'est son existence actuelle qui a de l'importance, pas l'autre. Il s'en moque !

— Ce sera à nous de le convaincre.

— Je n'y crois pas.

— Écoutez-moi. Kurt Bluman est l'un des constructeurs de la bombe à ozone. Il connaît, sur le satellite et les transmutateurs, des choses que nous ignorons. Cet homme représente pour nous un atout énorme, nous n'avons pas le droit de le négliger.

— Il a raison, est intervenu Frère Thomas. Même n'existerait-il qu'une chance sur un million, nous n'avons pas le droit de la rejeter.

Un long moment, Frère Thomas est resté perdu dans ses réflexions, puis sur l'accord muet du professeur Mercadier s'est tourné vers moi.

— Soit. Mais comment espérez-vous remonter jusqu'à l'ancienne existence de Bluman ?

— Par décorporation. En obligeant le psychisme de Bluman à remonter jusqu'aux souvenirs prénataux.

— Ce procédé n'est pas au point, et vous le savez.

— C'est un risque à courir, je sais, mais cela mérite d'être tenté, croyez-moi.

Il n'en fallait pas davantage pour obliger Frère Lington à prendre sa décision, et c'est ainsi que l'opération a eu lieu moins d'une heure plus tard.

Il fallait bien sûr toute l'habileté et la compétence de Mercadier et de Thomas pour mener à bien cette délicate entreprise, eu égard à un phénomène dont la racine est aux sources mêmes de la conscience.

Le principe consiste à faire rétrograder la conscience dans le temps, et cela bien au-delà de la naissance. Remontant la chaîne des souvenirs s'étirant tout au long de la continuité psychique, le sujet peut ainsi se remémorer son ancienne existence, ou du moins en percevoir quelques fragments.

Mais cela se passe sous hypnose, c'est-à-dire qu'à son réveil, le sujet

n'a nullement conscience de cette rétrogradation psychique. Seuls les enregistrements obtenus peuvent lui apporter un témoignage concret.

Voilà donc ce qui se passait dans la salle de contrôle, alors que j'attendais fiévreusement, en compagnie de Frère Lington.

Helena, avec tout l'intérêt que l'on devine, avait tenu à assister à l'expérience et c'est elle, la première, qui est venue nous informer.

Ses lèvres tremblaient, et son visage portait encore la trace d'une profonde émotion.

— Alors ?

Elle a secoué la tête.

— Nous avons réussi. Quelques souvenirs ont pu être enregistrés. Il... il a même dit son nom... enfin le nom qu'il portait, sur Terra, dans sa vie passée...

— Bon, parfait, allons-y !

— Non, un instant, Donald, tu ne sais pas tout. J'ai parlé de son nom.

— Quel nom ?

Helena m'a regardé. Elle semblait faire un violent effort sur elle-même pour garder tout son calme. Et puis :

— Ralph Kennedy, a-t-elle répondu d'une voix sourde.

CHAPITRE VI

Kennedy ! Ralph Kennedy !

Seigneur, comment était-ce possible ? Je n'arrivais pas à y croire.

Ainsi, ce Kurt Bluman n'était autre que la réincarnation de Ralph Kennedy, du professeur Ralph Kennedy dont j'avais occupé le corps sur Terra cinquante-six ans plus tôt !

Mais le plus terrible pour moi, c'était de me souvenir que Ralph et Helena s'étaient aimés, autrefois, et que cet amour avait finalement entraîné Helena au suicide.

Et voilà que cet homme réapparaissait entre nous, ou du moins une partie de lui-même.

Incroyable.

Par quel curieux hasard cela avait-il pu se produire ? Une chance sur des milliards, sur des centaines de milliards, pour que Kennedy puisse réapparaître dans le jeu des circonstances et des situations où nous étions également concernés, Helena et moi.

Et nous retrouvions un homme de 40 ans, ce qui indiquait que son esprit n'avait fait dans l'au-delà qu'un séjour relativement bref. Environ quinze ou seize ans (temps terrestre) avant d'être réincarné sur Mars. Et maintenant encore, tout se rejoignait.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'on m'a introduit dans la grande pièce où se tenait Bluman, confortablement installé dans un large fauteuil. J'avais forcé le destin et il me fallait aller jusqu'au bout. Non seulement obtenir ma victoire sur Bluman, mais aussi et surtout sur Ralph Kennedy.

Malgré toute l'angoisse qui me saisissait, toutes les affolantes pensées qui me venaient à l'esprit, je ne pouvais oublier que de ma réussite dépendait le sort de l'humanité.

— Quand vous voudrez, monsieur Bluman.

Bluman m'observait avec curiosité. Il ne comprenait évidemment pas le but de cet entretien, mais il avait hâte de m'entendre, c'était visible.

— Je suis prêt, a-t-il répondu.

— Une question tout d'abord : est-ce que vous croyez à la réincarnation ?

Il a marqué une certaine surprise.

— C'est un sujet passionnant, mais je n'ai jamais eu le temps d'y penser tellement.

— Vous êtes quand même convaincu que la mort n'existe pas ?

— Eh bien... euh... je pense.

— Selon vous, la naissance d'un être humain est-elle seulement due à un phénomène biologique ?

— C'est ce qu'on pourrait penser apparemment, mais vous en savez certainement plus que moi sur la question.

Je me suis avancé.

— Au point de vous répondre ceci, monsieur Bluman. Les gènes des parents ne déterminent pas entièrement les variations entre les êtres humains, l'hérédité étant en grande partie le résultat des déterminants *karmiques* que tout individu hérite de ses vies antérieures. En un mot, l'âme est conquise individuellement plutôt que transmise par l'hérédité biologique. Les parents ne sont en somme que les catalyseurs des âmes et des esprits destinés à être réincarnés. Ce que nous ignorons, ce sont les lois qui déterminent les régularités cosmiques et rythmiques des réincarnations, ou tout simplement la liberté de choisir de se manifester ici ou là. Par exemple, le fait qu'un individu puisse se réincarner sur un autre monde que le sien. Ce qui est votre cas, monsieur Bluman.

Il a froncé les sourcils.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

— L'examen que vous venez de subir a été très concluant. Votre existence précédente s'est déroulée sur un monde qui n'était ni la Terre ni Mars. Votre nom était Ralph Kennedy et vous étiez un psychodynamicien réputé. Vous êtes mort et, après un certain temps passé dans ce que nous appelons l'au-delà, vous vous êtes réincarné dans une famille martienne. Sur le plan professionnel, vous n'avez pas suivi la même orientation, mais l'esprit de recherche qui vous anime vous a guidé vers d'autres buts, c'est-à-dire la physique nucléaire.

— Bravo. Présenté de cette façon, tout paraît clair et net, n'est-ce pas ?

— Je ne plaisante pas, monsieur Bluman, et je vais encore ajouter une chose. L'homme que vous avez été appartenait, sur sa planète, à une Confrérie identique à celle que nous représentons ici même, mes amis et moi. Toute sa vie a été consacrée à la recherche, à l'étude des liens qui unissent l'esprit à la matière, et cela dans l'application juste et honnête des principes *karmiques*. Il est mort, justement, pour n'avoir pas voulu céder à la corruption.

— C'est très joli.

— Si vous ne me croyez pas, *regardez-vous*. Aucun miroir ne vous reflétera jamais aussi bien que celui-ci. Voici le miroir de votre âme, monsieur Bluman.

Subitement irrité, j'ai branché l'enregistrement obtenu par Mercadier et Thomas.

Coiffé d'un casque à électrodes et sous la surveillance attentive de Frère Lington, Kurt Bluman a pris connaissance des divers fragments

de son ancienne existence, tels qu'il les avait lui-même « restitués » en état d'hypnose.

Cela a duré plus d'une heure et, quand la séance s'est achevée, j'ai continué en lui avouant le rôle que j'avais joué, après sa mort, et dans son propre corps. Et cela afin de bien lui faire comprendre que je n'ignorais rien de son ancienne existence.

Mais, tandis que je parlais, je me rendais compte que son regard restait fixé sur Helena. Il venait en effet de découvrir l'amour immense qu'il avait porté à cette femme dans sa vie passée. Il m'était malheureusement impossible de savoir ce qu'il éprouvait maintenant en la retrouvant ainsi. Et bien sûr, je souhaitais que ce ne fût que de la curiosité.

— Bon, a-t-il repris, admettons que tout cela soit exact. Qu'espérez-vous obtenir de moi ? Que je me replie sur mon passé ? Que je vous saute au cou comme deux vieux amis qui se retrouvent ? Que je fraternise avec vous et que je trahisse ceux de ma race ?

— La race n'existe pas. C'est une conception purement matérialiste. Il n'y a pas d'hérédité spirituelle au sein d'une race, c'est impossible. La seule hérédité est en vous-même, en ce que vous êtes par rapport à ce que vous avez été. Les vraies valeurs sont celles que nous défendons, monsieur Bluman, parce qu'elles appartiennent aux lois universelles, immuables, intangibles, éternelles, comme les lois de la gravitation, de l'électromagnétisme et de l'inertie. Vous charriez votre âme, votre esprit, votre psychisme, depuis l'origine des temps, depuis que les Forces Créatrices vous ont assigné votre propre rôle dans le concert universel. Voilà la première chose à respecter ; je veux dire ce que vous représentez dans l'échelle de l'évolution, aussi bien sur le plan personnel que vis-à-vis de vos semblables.

— Je suis navré, mais je n'ai rien à racheter. J'ai construit ma nouvelle existence en pleine conscience des choses. Ce que j'ai fait, je l'ai voulu, je l'ai souhaité, parce que la cause que je défends me paraît juste. Alors, où est le mal ? Vous voudriez que je renie Kurt Bluman et que je redevienne Ralph Kennedy. Mais, bon Dieu, je ne suis plus Ralph Kennedy, je suis Kurt Bluman, vous entendez ? Kurt Bluman !

— Oui, et c'est bien malheureux pour vous. Il n'y a pas de quoi en être fier, vous savez ?

Bluman s'est redressé, le visage serré, mais j'ai continué :

— Il y a une chose que vous oubliez, c'est que, en parfaite harmonie avec la sphéricité de l'univers, tous les mouvements cosmiques sont circulaires, et la loi *karmique* n'échappe pas à cette règle. La loi *karmique* agit donc à la manière d'un boomerang, car un acte, quel qu'il soit, bon ou mauvais, nécessite une somme d'énergie dirigée par la conscience et cette énergie poursuivra sa course dans l'univers pour finalement revenir à celui qui l'a émise. Que ce soit un acte

bienveillant ou un acte de cruauté que nous accomplissons par rapport à d'autres personnes, cela se terminera en nous affectant nous-mêmes. Et voilà pourquoi je vous plains, monsieur Bluman, parce que vous êtes perdu, damné pour le restant de l'éternité.

Il a pâli, tandis que je poursuivais sur le ton de l'accusation :

— Votre bombe à ozone a déjà coûté la vie à plusieurs millions de personnes, et vous êtes responsable.

— C'est mon gouvernement qui a décidé, ce n'est pas moi.

— Mais maintenant vous savez, vous êtes en face de vos responsabilités. Rien ne vous sauvera, sauf vous-même. Et en parlant ainsi je m'adresse, non pas à Kurt Bluman, mais à Ralph Kennedy, à cette partie de vous-même que vous vous acharnez à renier. Voilà, c'est tout, je n'ai rien d'autre à ajouter.

*
* *

Un lourd silence s'est abattu à la suite de mes paroles.

Bluman s'était redressé, le visage inondé de sueur. Je le devinais aux prises avec lui-même, dans un combat intérieur où s'affrontaient le passé et le présent.

Un homme se cherchait au plus profond de son être et plus personne, maintenant, ne pouvait influencer sur sa décision. La réponse était en lui, *au-dedans* de lui, et lui seul pouvait l'atteindre.

Cela a duré un long moment, mais quand il a relevé les yeux sur moi, j'ai compris que j'avais gagné.

— Très bien, m'a-t-il dit, disons que j'essaie de sauver en moi ce qui peut encore être sauvé, n'est-ce pas ? Eh bien, soit, allons-y ! Que voulez-vous savoir ? S'il existe un moyen d'atteindre le satellite ? Mais bien entendu, ce moyen existe, à condition d'utiliser une fusée martienne, car les vôtres ne pourraient que provoquer sa destruction.

J'ai hoché la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Combien d'hommes à bord ?

— Six. Et ils ont des ordres formels.

— Nous pouvons utiliser une des fusées qui ont amené votre délégation.

— Oui, mais ce n'est pas aussi simple que ça. Le plus difficile sera de pénétrer à l'intérieur du satellite et de s'en rendre maître, pour pouvoir libérer les fusées contenant les transmutateurs. Je me charge de cela, les membres de l'équipage me connaissent et ne se méfieront pas de moi. Mais l'ennui, c'est que je ne pourrai pas agir seul. Ils ne m'en laisseront jamais le temps.

— Vous ne pouvez tout de même pas compter sur la complicité d'un membre de votre délégation ?

— Bien sûr que non, mais je pensais à mon adjoint, Walter Fizzari.

Avec lui peut-être...

— C'est sans espoir, a coupé Frère Lington en s'approchant. Sur le plan spirituel, la mort a déjà fait son œuvre.

— Alors, pourquoi ne pas opérer une transplantation ? a suggéré Frère Thomas.

Tout le monde s'est retourné, mais Frère Thomas a levé la main.

— Et quand bien même violerions-nous la Loi...

— Il ne s'agit pas de ça, s'est écrié Lington. Où trouverez-vous le volontaire ? Nous sommes limités par le temps, Frère Thomas.

— Il est tout trouvé.

— Qui ?

— Moi.

— Comment... Vous...

— Juste le temps du voyage... avec évidemment l'espoir de récupérer mon propre corps à mon retour. Mais pour cela, je fais confiance au professeur Mercadier et à Frère Greene. Non, messieurs, pas de discussion, le temps presse. J'accompagnerai donc monsieur Bluman à bord du satellite.

Bluman a secoué la tête comme si la chose était acquise.

— Très bien. À nous deux, nous devons faire du bon travail... jusqu'à ce que les autres interviennent.

Il a pris le temps de la réflexion, puis :

— Voyons maintenant les questions de détail, a-t-il ajouté en s'approchant d'une carte murale.

CHAPITRE VII

Tout s'est passé selon les plans prévus.

Secrètement informé par Lington, le gouvernement mondial a accepté la mise en œuvre du « projet Bluman », lequel a démarré alors que s'achevait le délai de vingt-quatre heures.

Dans le même temps s'est effectuée la transplantation de Frère Thomas dans le corps de Walter Fizzari, opération délicate certes, mais dont la réussite à 100% a ranimé tous nos espoirs.

Tout le reste n'était qu'une mise en scène savamment organisée, en ce sens que le monde entier devait être rapidement informé de l'incroyable et spectaculaire « évasion » de Kurt Bluman et de Walter Fizzari. Un coup de main, évidemment monté de toutes pièces, avait eu lieu au moment où les deux hommes étaient dirigés sur Paris.

Des membres d'un mouvement d'opposition avaient, annonçait-on, réussi à s'emparer d'un astronef appartenant à la délégation martienne, tandis que d'autres arrachaient les deux hommes des mains de la Sécurité Mondiale.

L'astronef avait récupéré les deux chefs de la délégation et fonçait maintenant en direction de Mars.

Voilà donc où nous en sommes au moment où Frère Lington branche les deux écrans géants installés dans la salle de contrôle.

La mise en scène a parfaitement réussi et tout se passe comme si nous assistions à une réelle poursuite dans l'espace. En fait, les deux appareils de la Sécurité ne sont que des leurres, téléguidés du sol et vides de tout occupant ; ils sont destinés à être abattus dans le « combat », et c'est bien ce qui se produit alors que les rafales thermiques jaillissent de la fusée martienne.

Nous les voyons exploser dans d'immenses geysers de feu et disparaître dans les profondeurs de l'espace. Et cela grâce aux micro-caméras de télévision incorporées dans les casques de Bluman et de Thomas.

Ainsi nous pourrons suivre le déroulement de l'opération sous deux angles différents. Le son nous est également retransmis par les micro-émetteurs placés aux oreilles du casque, mais de notre côté il nous est impossible d'émettre et d'avoir le moindre contact verbal avec Bluman et Thomas.

Cela part en effet d'une sage précaution, car nos ondes radio pourraient être captées par l'équipage du satellite lequel, d'ailleurs,

depuis un instant, se trouve en état d'alerte. Il est évident que toutes les péripéties du « combat » ont été enregistrées et, dès l'explosion du dernier appareil, Bluman s'est empressé d'entrer en contact avec la station orbitale.

Il a branché la vidéo et signale que la fusée est sérieusement touchée. Impossible d'atteindre la planète Mars. L'appareil doit être abandonné et l'équipage recueilli à bord du satellite.

Le visage du commandant de bord nous apparaît alors sur l'écran du vidéo. Il hésite, bien sûr, car il n'a reçu aucune autorisation à ce sujet, mais la personne de Kurt Bluman suffit à calmer ses hésitations.

— Combien êtes-vous ?

— Huit.

— Très bien. Nous sommes prêts à vous recevoir. Attention pour les manœuvres d'arrimage. Contre-poussée sur carré 8... en décélération 12...

*

* *

C'est maintenant que tout va se jouer, et alors que les images se succèdent sur les deux écrans, le silence s'établit dans la salle de contrôle. Un silence lourd, total, et terriblement angoissant.

Je sens la main d'Helena se serrer sur la mienne. Une main qui tremble ; la mienne aussi d'ailleurs, mais ça me fait du bien.

J'ai un instant redouté que le souvenir de Ralph Kennedy ne vienne réveiller les vieux sentiments d'Helena, mais non, Ralph est mort, définitivement mort pour elle, Dieu merci.

Elle a d'ailleurs parfaitement deviné mes inquiétudes et elle s'est vite empressée de me rassurer.

— Il n'y a que toi, Donald, il n'y a que toi. Je t'aime... Je t'aime... Je t'aime...

Douce et chère Helena. Mais en est-il de même pour Bluman ? Ce passé, soudainement réveillé en lui, ne l'a-t-il pas remué au souvenir d'Helena ?

J'ai l'impression en effet que c'est lui qui est tombé dans le piège et qu'Helena est pour beaucoup dans la décision qu'il a prise. Peut-être bien aussi qu'il...

— Attention... Sas de décompression... Ouverture des panneaux...

La voix m'arrache à mes pensées. Sur les écrans, je distingue maintenant le long boyau d'accès projeté depuis le satellite, et qui est venu s'emboîter, à l'aide de ventouses magnétiques, dans le sas de la fusée martienne.

Bluman s'engage le premier et sa caméra nous dévoile l'intérieur du boyau. Frère Thomas est juste derrière lui et les deux hommes avancent lentement vers un panneau blindé qui vient de s'ouvrir.

On distingue une silhouette dans le contrejour, celle du commandant du bord. Des paroles de bienvenue, des poignées de main, et nous voilà à l'intérieur du satellite.

Une grande salle ronde, ceinturée de hublots, des appareils bourrés de cadrans et de boutons, des relais, des connexions, et une demi-douzaine d'hommes s'affairant sur des claviers d'ébonite.

C'est le moment. Kurt Bluman et Thomas ont déjà atteint le milieu de la salle quand tout à coup le signal est donné.

Bluman plonge la main sous sa combinaison et dégaine son arme, immédiatement imité par Frère Thomas. La surprise est totale et le commandant de bord reste paralysé sur place.

Le fulgurant de Bluman demeure fixé sur lui.

— Ordonnez à vos hommes de quitter leurs postes et de se grouper dans le fond de la cabine. Je tire sur le premier qui n'obéit pas.

— Monsieur Bluman... Mais enfin, que...

— Obéissez et ne posez pas de questions.

Un éclair de colère sur le visage du commandant. L'ordre est donné et, grâce à la caméra de Thomas, nous voyons les techniciens abandonner leur poste et reculer sous la menace des armes. Un bref mouvement de tête chez Bluman nous permet d'apercevoir les agents de la Sécurité qui, ayant évacué l'astronef, apparaissent à leur tour dans le satellite.

Changement de décor, et Bluman nous entraîne vers de gros appareils en forme de cubes et comportant en leur milieu huit commandes identiques et numérotées sur voyant lumineux.

Ce sont là les commandes agissant sur les fusées recelant les fameux transmutateurs.

Déjà Bluman s'apprête à appuyer sur les boutons lorsqu'une décharge thermique frappe la cloison d'acier devant lui. Quelqu'un a tiré. Bluman se retourne et nous apercevons le tireur dans le fond de la cabine. Immédiatement un homme de la Sécurité s'élance et lâche une rafale sur lui.

L'homme, foudroyé net, tourne sur lui-même et s'abat d'une masse. Mais voilà que le commandant du bord a sauté sur Bluman et cela, nous le voyons sur l'écran qu'alimente la caméra de Thomas. Les deux hommes ont roulé au sol, ce qui achève de précipiter les choses.

Comprenant maintenant les véritables intentions de Bluman et des autres, l'équipage du satellite essaie d'intervenir par tous les moyens pour redresser une situation déjà passablement compromise. Ce sont des fanatiques, et ce que je vois ne peut que me renforcer dans cette idée. C'est un combat à mort, impitoyable, et déjà trois corps gisent sur le plancher.

Sur l'écran réservé à Bluman, les images sautent et dansent avec, en gros plan, le visage tuméfié du commandant.

Ce dernier lâche prise tout à coup et Bluman se relève. Il tire sur un homme qui vient de s'élancer sur lui et nous voyons le corps rebondir au sol, crevé de part en part par le rayon calorique.

Frère Thomas se défend lui aussi comme un beau diable et ses rafales ont cisailé un homme qui se précipitait vers le bloc mural au centre duquel nous apparaît un gros bouton rouge.

Nous avons tous deviné ses intentions et, à côté de moi, Frère Lington se charge de résumer l'impression générale.

— Une commande-suicide ! murmure-t-il. Bon Dieu, si quelqu'un arrive à appuyer là-dessus avant que...

Il ne peut ajouter un mot de plus. Sur l'écran de Bluman, nous voyons Frère Thomas cogner lourdement contre la cloison d'acier. Un sang noir, épais, jaillit de sa poitrine et il tombe sur les genoux.

— Thomas, ô mon Dieu, s'écrie Mercadier d'une voix tremblante.

C'est fini. Frère Thomas s'écroule et ne bouge plus. Sur l'écran, ses projections restent fixes et dans le champ de la caméra, nous distinguons le commandant affalé au sol, juste devant Frère Thomas.

Et c'est alors que l'image s'anime. Tout à coup ! Le commandant, pourtant sérieusement blessé, se traîne sur le plancher, et nous le voyons glisser sur le tapis caoutchouté. Il se redresse lentement et nous devinons son geste, brusquement, en voyant sa main se tendre vers le bloc mural.

Le bouton rouge... La « *commande-suicide* » !

Et puis, d'un coup, l'image disparaît. L'écran s'est éteint. Une panne de caméra, certainement due au choc. Impossible maintenant de voir ce qui se passe, car il ne reste, sur l'autre écran, que les images envoyées par Bluman. Impossible également d'alerter ce dernier, aucun contact phonique venant du sol n'ayant été prévu. Alors, dans notre impuissance à agir, nous restons là, frappés d'horreur, incapables du moindre mot, du moindre geste.

Bluman est revenu devant les pupitres de commande. Et, tandis que le suspense continue, ses doigts voyagent sur des boutons, sur des poussoirs. Des manettes s'enclenchent. Le drame se joue derrière lui, mais il ne voit rien, il n'a même pas l'idée de se retourner...

D'un moment à l'autre...

D'une seconde à l'autre...

Vite... Bon Dieu, vite...

Et puis, brusquement, les images réapparaissent sur l'écran de Thomas. La caméra s'est remise en marche.

Le commandant a réussi à atteindre le bloc mural. Il relève la main et son doigt effleure le bouton rouge.

Un doigt qui tremble...

Contacts, claquements secs, les commandes s'enclenchent sur le pupitre.

Des voyants s'allument.

Fusée n°1.

Un éclair dans le ciel à travers un hublot.

Fusée n°2.

Un autre éclair.

Fusée n°3.

La main molle retombe, puis revient vers le bouton rouge.

Fusée n°4.

Éclair...

Fusée n°5.

D'un coup, le doigt enfonce le bouton rouge.

Fusée n°6.

Fusée n°7.

Fu...

Trois secondes pour déclencher le circuit. Un vacarme d'enfer nous secoue en même temps qu'une flamme rouge, immense, envahit les écrans.

Et puis, brusquement, tout disparaît, tout s'éteint, tout devient noir.

Aucun bruit. Le vide et le silence, car il ne reste plus rien. Plus rien de la station, sauf peut-être quelques débris éparpillés dans l'espace.

Et puis aussi une impression... à moins que... Mais non, personne n'a rien entendu, et c'est bien ce qui m'autorise à parler... d'impression.

Il m'a en effet semblé entendre un mot, crié par Bluman au moment de l'explosion... ou plutôt un nom.

Helena...

Mais que vais-je penser là ? C'est idiot, puisqu'en fait, il ne s'agit que... *d'une impression.*

ÉPILOGUE

La lumière est revenue.

Le soleil brille dans le ciel et la vie continue.

La Terre a retrouvé son éternelle succession des jours et des nuits.

Et la nuit fut...

Et la lumière vint...

Il a quand même fallu près de deux ans avant que la nature reprenne ses droits, et ce matin, c'est avec une profonde émotion que j'ai découvert une petite fleur dans mon jardin. Une marguerite, une bien petite marguerite.

Mais c'est le départ, le recommencement des choses et le retour à la vie.

Il faudra pourtant bien des années avant que certaines espèces végétales puissent retrouver leur maturité. Des bois, des prairies, des forêts entières ont été dévastés, et la terre elle-même, craquelée, fissurée par la glace et le froid, ne s'en remet que péniblement.

Des insectes, des oiseaux, des mammifères, sont morts. Des races entières ont disparu de la surface du globe.

Et la nuit fut...

Et la lumière vint...

Les « exilés de Mars », pour les appeler ainsi, ont évacué leur planète. Il n'en reste plus un seul sur la planète rouge. Il n'existe plus de communauté martienne, et, de ce côté-là, tout danger est définitivement écarté, car on a dispersé les familles un peu partout, sur les cinq continents. Et c'est mieux ainsi.

Les haines s'éteindront avec le temps, et les futures générations nivelleront tout. Même les souvenirs tomberont dans l'oubli.

Et voilà notre monde, ni fort ni puissant comme on pourrait le croire, car toujours à la merci de la folie des hommes.

Nous ne courons pas après l'Utopie, et nous savons très bien que rien ne sera jamais parfait. Mais nous avons atteint ce qu'aucune société, ce qu'aucune humanité jusqu'à présent n'a jamais atteint : *la liberté pour tous, dans la justice et la dignité.*

Et cela grâce à la synthèse de l'homme et de la machine, car ceux qui nous gouvernent, moitié l'un moitié l'autre, ne vivent que dans l'espoir d'apporter au monde les solutions les plus justes et les plus équitables. Et cela afin que les hommes aient enfin conscience qu'ils ne sont plus perdus dans un chaos de forces sans signification.

Et même si d'autres dangers nous menaçaient, nous serions là, toujours là, prêts à recommencer, prêts à lutter encore pour que, au

bout de la nuit, réapparaisse le soleil, le grand soleil de l'humanité.
Et pour qu'au bout de la nuit, enfin...
la LUMIÈRE soit !

FIN

1 Voir *Les portes du futur*, même auteur, même collection.

2 Voir *Les portes du futur*.

3 Nom de la planète existant dans le monde parallèle et à laquelle appartient Helena. Voir *Les portes du futur*.



ANTICIPATION-FICTION

RICHARD-BESSIERE

Donald Greene, le héros des « Portes du Futur », revient dans une nouvelle aventure. C'est maintenant un vieillard de 96 ans toujours actif. Un mouvement d'opposition l'enlève pour se servir de lui, car il est spécialisé dans les « transplantations » de vivant à vivant. Il va avoir ainsi l'occasion de retrouver Helena, la jeune fille qu'il avait connue et aimée au cours d'une précédente aventure. Après avoir été rajeuni et ramené à l'âge de 40 ans, il doit faire face à de nouvelles épreuves, mais les choses ne tardent pas à se gâter, car les « exilés de Mars », ces anciens Terriens que l'on avait bannis dans le passé, reviennent pour vivre sur leur planète d'origine. Et pour cela, ils n'ont rien trouvé de mieux que de faire régner sur Terre la nuit et le froid. Fort heureusement, tout se terminera bien, mais la Terre l'aura échappé belle !

IMP. R. ROYER — PARIS